

MUSEE NATIONAL DES ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES
ECOLE PRATIQUE DES HAUTES ETUDES, VI^{ème} SECTION

L'ARTISANAT CERAMIQUE en SAINTONGE

(XIII^e-XIX^e SIECLES)

ESSAI D'ARCHEOLOGIE EXTENSIVE
TERRESTRE ET SUB-AQUATIQUE

rapport

préliminaire

Entée n°41 du 10.7.73.
Liche n°283 - Clt B5
ca. p. 133 k.

Jean CHAPELOT

Claudine et Jean CARTIER

Odette CHAPELOT

Serge RENIMEL

Eric RIETH

Avec la participation pour la prospection géophysique de :

M. Albert HESSE, Centre de Recherches Géophysiques, CNRS

M. Alain TABBAGH, Université de Paris VI

L'Institut de Physique du Globe, Paris

concerne toutes les structures de terre cuite) sont les deux moyens principaux de réaliser précisément ce type d'étude. Ainsi, une douzaine de sites médiévaux et modernes a déjà été étudiée avec précision, grâce en particulier à la présence simultanée sur le terrain de six géophysiciens, d'un équipement technique important et aussi aux possibilités de traitement sur ordinateur des mesures réalisées.

Il serait prématuré de vouloir clore, dès maintenant, la liste des sites de fabrication de la céramique des environs de Saintes. On peut néanmoins penser que la majorité d'en eux nous est maintenant connue et qu'ainsi est fournie une base de choix suffisamment large pour justifier qu'on entreprenne la fouille de certains d'entre eux, reconnus particulièrement intéressants pour chaque période.

Il convient surtout maintenant de poursuivre l'étude intensive de chaque site découvert et localisé avec précision, car cette étude reste la seule garantie d'objectivité véritable que nous puissions avoir dans le choix de la fouille. Il n'est peut-être pas nécessaire de vouloir accorder une attention aussi soutenue à tous les sites, mais nous pensons qu'au moins 30 % d'entre eux méritent une étude de détail par des méthodes de prospection fines. S'il est ainsi possible de disposer, parmi une centaine d'ateliers connus et localisés, d'une vingtaine de sites ayant subi une pré-analyse, le choix de quelques sites de fouille sera sans doute mieux fondé qu'il ne l'a été jusqu'à présent dans la grande majorité des enquêtes archéologiques.

4.2.3. Présentation des sites localisés

Nous nous contenterons de donner des indications sur le nombre et, si nécessaire, la localisation des sites découverts et étudiés, afin qu'il soit possible de dégager dès maintenant des orientations possibles de travail pour l'an prochain, aussi bien par la fouille que par la poursuite indispensable des opérations prospectives.

4.2.3.1. Les sites médiévaux.

Ils se trouvent tous sur le terroir ou dans les environs du village de La Chapelle-des-Pots. Le site des Ouillères, qui a fait l'objet de fouilles il y a quelques années, par une équipe britannique, celui voisin de Montplaisir, étaient déjà connus. Quatre autres sites ont été découverts et étudiés, essentiellement à l'occasion de la prospection effectuée au cours de la seconde partie de la campagne sur les travaux menés par le Gaz de France (creusement d'une tranchée pour une canalisation traversant quatre des neuf communes étudiées). L'un de ces sites est extrêmement intéressant.

Il a produit une céramique glaçurée fine, absolument comparable aux découvertes abondantes cette année à Port-Berteau. Des concentrations de tessons, dont des exemples de céramique peinte en vert et brun, ont été repérées à proximité et nous envisageons d'effectuer une étude de détail dès que la parcelle sera libérée des cultures qui en interdisaient l'accès cet été. Des travaux exécutés il y a quelques années, sur ce même terrain, achèvent de prouver que nous avons affaire là à un site important, certain et de première importance pour l'histoire de la céramique médiévale saintongeaise de la fin du XIII^e siècle et du début du XIV^e siècle.

Le fait que nous n'ayons, à l'exclusion naturellement des sites périphériques dont l'étude, ainsi que nous l'avons précisé plus haut, a été exclue cette année, enregistre nullepart ailleurs sur le terroir des neuf villages prospectés de traces évidentes d'implantation d'un artisanat médiéval de la céramique ne saurait permettre de donner dès maintenant une idée définitive de l'implantation des potiers à cette époque. Mais il est remarquable que lors de la prospection à vue systématique, alors que de très nombreux sites modernes étaient repérés, comme on va le voir plus bas, aucune trace médiévale n'a attiré notre attention hors des sites du terroir de la Chapelle-des-Pots et de ses environs immédiats. Il faudra certainement tenir compte, lors des prochaines prospections, de l'apparition beaucoup plus ténue des traces médiévales, souvent masquées par l'abondance des vestiges plus récents.

4.2.3.2. Les sites XV^e-XVI^e siècles

Il est surprenant de remarquer, malgré l'intensité des recherches et la densité des prospections à certains endroits, la rareté des vestiges apparents de cette période. Alors que les traces d'ateliers médiévaux ou des XVII^e-XVIII^e siècles sont apparues, soit en surface, soit dans des travaux, nous n'avons localisé actuellement qu'un ou deux endroits susceptibles d'avoir été le siège d'ateliers céramiques aux XV^e-XVI^e siècles.

Cette première constatation, faite sur un ensemble de sites qu'il est permis d'estimer représentatif (sous réserves de vérifications qu'il reste à faire sur un certain nombre de sites que nous n'avons pas encore eu le temps d'étudier avec précision), nous amène à proposer l'hypothèse suivante : existe-t-il une diminution conséquente de l'activité des potiers aux XV^e-XVI^e siècles, à des endroits densément occupés par ces artisans auparavant (Moyen Age) et par la suite (XVIII^e siècle), diminution qui se traduirait par l'absence relative de vestiges de cette époque sur les terroirs prospectés ?

Il convient d'avancer deux remarques complémentaires à cette hypothèse : l'activité céramique a pu subir un ralentissement général dans la région à cette époque ou faire l'objet d'un déplacement, par exemple vers les villes, Saintes par exemple.

Un des objectifs de la prospection qui s'organisera l'année prochaine sera d'aborder ces questions et de tenter de rassembler des éléments objectifs permettant d'élargir la réflexion sur cette observation. Il nous paraît en effet important de bien saisir la transition entre deux périodes dont nous connaissons l'importance pour les centres de production des environs de Saintes : les XIII^e-XIV^e siècle d'une part, le XVIII^e siècle d'autre part. D'autant plus que le XVI^e siècle, avec les recherches de Bernard Palissy dans la région de Saintes a une importance particulière dans cette région et que sa valeur comme jalon dans l'évolution de la céramique locale est sans aucun doute primordiale.

4.2.3.3. Les sites du XVIII^e siècle

Le problème posé par leur recherche est assez complexe, dans la mesure où certains des sites du XIX^e siècle trouvés cette année sont sans doute des créations du XVIII^e siècle, bien que l'état actuel des prospections (menées cette année d'abord dans un but d'inventaire) ne permette pas d'en fournir encore des preuves objectives.

Nous signalerons d'abord cinq ateliers (trois à la Chapelle et deux à Ecoyeux), que le faisceau de preuves apportées par les mentions d'archives et les observations de terrain nous permet d'attribuer sans équivoque au XVIII^e siècle, période de grosse production dans la région, si l'on en croit les exportations que les trouvailles de Port-Berteau permettent d'estimer.

L'un de ces sites, à la limite Nord du groupement principal d'habitations de la Chapelle-des-Pots, a été arasé récemment, à l'occasion de la construction d'un pavillon sur son emplacement. Les ruines, qui existaient encore en 1971, figurent comme atelier et maison dans le vieux cadastre. L'atelier a fonctionné jusqu'au début du XX^e siècle. Une coupe fraîche du talus, à l'occasion de travaux, nous a fait remarquer l'existence d'un dépotoir du XVIII^e siècle, au Nord de la zone détruite. Une prospection magnétique réalisée immédiatement a montré qu'il existait des structures dans la parcelle voisine (vraisemblablement un ou deux fours). Aucun des habitants du lieu n'a de souvenir de l'existence en élévation de fours ailleurs qu'à l'emplacement récemment arasé. On peut donc penser que c'est le dernier état de l'atelier du XIX^e siècle, pièces de travail et d'habitation et dernier four en fonctionnement, qui a été détruit, des vestiges antérieurs et sans rapport subsistant plus au Nord. La céramique recueillie

(assiettes et terrines décorées par engobe appliqué au cornet) est en tous points comparable aux trouvailles de Port-Berteau et, par exemple, à certaines pièces découvertes en Amérique du Nord.

Les travaux de prospection menés sur les autres sites repérés ne sont encore pas aussi avancés, et dans certains cas nous avons dû les interrompre car la prospection devait se poursuivre dans des parcelles portant encore des céréales. Il conviendra donc de profiter de leur libération avant un nouvel ensemencement, pour achever l'étude.

4.2.3.4. Le problème des sites contemporains

La masse documentaire très précise fournie par les plans et les matrices des cadastres établis à partir du premier Empire nous a été très précieuse pour inventorier et visiter les sites existants depuis cette époque. On peut penser qu'un atelier de potier attesté au tout début du XIX^{ème} siècle est susceptible éventuellement, d'avoir une tradition remontant à la période qui nous intéresse le plus immédiatement, c'est-à-dire environ 1750. Mais seule une étude objective de ces sites peut permettre de préjuger de l'existence de ces ateliers dès le milieu du XVIII^{ème} siècle aux mêmes endroits. Or, il s'avère extrêmement délicat de distinguer, parmi les sites du début du XIX^{ème} siècle, ceux qui sont de création récente et ceux qui étaient déjà en activité deux ou trois générations auparavant.

Nous avons déjà évoqué ce fait qu'il est difficile d'espérer avoir, auprès des informateurs locaux, des renseignements oraux remontant plus loin que la deuxième génération de leurs ascendants. Cela est très gênant pour l'archéologue dans cette région particulière dans la mesure où il y subsiste encore très vivace un souvenir, d'ailleurs le plus souvent déformé, de l'activité céramique régionale malgré son extinction depuis deux générations au moins. Les réponses orientent systématiquement vers les vestiges les plus récents ou sont étroitement conditionnées par une mythologie locale, d'origine "savante", fondée sur les "souvenirs" et la "tradition" de Bernard Palissy. A cause de ces deux aspects, souvenirs récents de l'artisanat, "mythologie" palissienne, il est très difficile, plus difficile qu'ailleurs en tout cas, d'obtenir des informations banales, comme par exemple celles que font inévitablement un laboureur ou un vigneron, s'il existe des vestiges archéologiques dans leurs champs.

Pour ce qui est des structures d'ateliers elles-mêmes, le problème est assez comparable, puisque souvent le dernier état subsiste, à l'état de ruine plus ou moins avancé, et peut masquer les états antérieurs, s'il en a existé.

Une remarque à ce propos est que nombre des hameaux où nous connaissons la présence de potiers dès le début du XIX^{ème} siècle sont encore habités et ont été remaniés par des travaux d'aménagement successifs, qui ont nécessairement nui, de manière plus ou moins radicale, aux vestiges d'ateliers. Mais, parmi les sites repérés, quelques-uns sont abandonnés, souvent depuis la fin du siècle dernier ou le début de celui-ci, et dans tous les cas reconquis par les bois.

Le temps et les moyens nous ont manqué cette année pour entreprendre de défricher certains de ces sites, pour lesquels nous n'avions d'autre élément d'appréciation que leur existence certaine au début du XIX^{ème} siècle. Il semble de toutes façons qu'après dégagement, ces sites abandonnés se prêteraient mieux à une exploration que certains autres, car nous aurions en particulier beaucoup moins à souffrir pour eux de la réticence de nombreux propriétaires, souvent peu disposés à voir entreprendre des recherches archéologiques dans leur maison ou leur jardin.

Une trentaine de sites des XIX^e-XX^e siècles ont été repérés et il y a certainement parmi eux des ateliers de potiers fonctionnant déjà au XVIII^{ème} siècle.

Le travail d'étude du plus grand nombre possible d'entre eux tendra à discerner ceux qui pourront nous fournir les renseignements attendus par les archéologues Nord-Américains.

4.2.3.5. Les derniers ateliers traditionnels.

Ils avaient tous cessé leur activité avant 1939, le dernier potier traditionnel des environs de Saintes ayant travaillé au village de Vénérand. Souvent, comme pour les deux derniers ateliers de La Chapelle-des-Pots, les dernières fabrications ont été des poteries très communes (pots de fleurs, etc...)

Tous les derniers ateliers traditionnels nous sont connus à la fois par la tradition orale sur place, et par les matrices cadastrales. Il est regrettable que les installations de presque tous ces ateliers aient été détruites, souvent très récemment ; l'un des rares à avoir été conservé dans son dernier état, celui de Chez Lorin à Vénérand, a fait l'objet d'une étude détaillée.

4.2.3.6. Les ateliers de fabrication de la terre cuite architecturale

Si ceux-ci ne nous intéressent pas directement pour le déroulement du programme qui porte essentiellement sur la poterie domestique traditionnelle, il est difficile de négliger une activité céramique comme la tuilerie, intimement liée par ses conditions géologiques et géographiques, parfois économiques d'exercice à celle des potiers.

De nombreux ateliers, plusieurs dizaines, produisant des tuiles, carreaux et briques fonctionnaient au N.E. de Saintes au XIXème et au Début du XXème siècle. Si ces ateliers sont parfois associés à des poteries dans le même hameau, il semble qu'un groupe très spécialisé dans la production de tuiles et de chaux a existé au Nord-Ouest de St-Bris-des-Bois. La tradition locale, les renseignements d'archives et les prospections ne font apparaître pour l'instant aucune trace de l'activité de potiers à cet endroit, bien que les villages des Bujoliers, fabriquant des produits grésés de grandes dimensions, ne soient pas très distants; l'activité de ces tuileries, qui s'est en général fortement ralentie après 1918, a cessé définitivement vers 1930.

Si cette disparition a des causes économiques indiscutables, (concurrence de l'industrie, par exemple, comme pour les poteries), les enquêtes nous ont appris que la matière première était aussi de plus en plus difficile à se procurer, en particulier la terre argileuse; les précisions obtenues sur les modes d'extraction et la qualité médiocre de la terre à tuiles de ce terroir peuvent expliquer que les potiers ne se soient jamais installés dans ces endroits, alors qu'ils trouvaient ailleurs (par exemple autour de la Chapelle des-Pots) des conditions géologiques plus favorables (argile plastique meilleure et en gisements plus importants et plus accessibles).

4.2.4. Premières conclusions.

Le travail de prospection effectué cet été en Saintonge nous a permis d'apprécier à la fois la rapidité relative, les possibilités d'extension et la précision des différentes méthodes mises en oeuvre conjointement. Il apparaît clairement qu'avec un investissement relativement minime, par rapport à celui nécessaire à une fouille terrestre ou subaquatique, ce genre d'opérations s'avère extrêmement rentable sur le plan scientifique, puisqu'en une première campagne, un recensement significatif des sites et le début de leur étude ont été faits, bien que la région dans laquelle nous avons travaillé ne se soit pas toujours prêtée à priori à l'application de méthodes expérimentées dans des conditions techniques sensiblement différentes.

Il apparaît dès maintenant que trois groupes d'ateliers se distinguent aux environs et au Nord-Est de Saintes, sur le plateau calcaire qui domine la rive droite de la Charente. Une frontière N.W.-S.E. est en particulier très nette: elle est formée par la faille qui sépare la région qui nous intéresse les zones de calcaire santorien et coniacien recouvert de formations argileuses et de sable au Sud-Ouest, des terres de groies à substrat portlandien au Nord-Est.

L'absence d'ateliers au centre du village de Brizambourg et leur concentration dans la partie Sud-Ouest de la commune s'explique par exemple très bien, puisque Brizambourg est situé sur les argiles portlandiennes, alors que l'implantation de tous les ateliers montre que les argiles utilisées pour la

tuile et les poteries sont celles du plateau, argile de décalcification au sommet du crétacé.

Dans l'unité géographique ainsi définie, on peut déjà remarquer l'existence de trois groupes d'ateliers, avec cette réserve que ces regroupements reposent sur l'état actuel du recensement des sites. Mais nous pensons pouvoir les émettre dans la mesure où, bien que la carte de répartition présentée soit certainement incomplète, elle est déjà représentative d'une réalité.

1) les ateliers médiévaux découverts jusqu'à présent, échelonnés sur les versants des vallées de La Chapelle-des-Pots semblent former un groupe original, relativement le plus proche de Saintes.

2) la situation des ateliers de potiers modernes des XVII^e et XVIII^e siècles semble moins étroitement liée au terroir de la Chapelle-des-Pots et à la proximité de Saintes, puisqu'une concentration de ces centres de production s'établit plus au Nord, à la conjonction des terroirs de quatre communes (La Chapelle-des-Pots, Vénérand, Ecoyeux et Saint-Bris). On remarque que les ateliers évitent systématiquement les fonds de vallée et même souvent les versants, préférant en règle générale s'installer sur le plateau lui-même.

Même dans le cas d'un artisanat groupé dans un village, comme à la Chapelle-des-Pots, il apparaît que les ateliers (ceux que nous avons pu identifier) étaient installés de préférence dans les zones élevées du village, entre les vallées (zones Nord et Est de ce village).

3) Une zone semble avoir plus particulièrement abrité les ateliers de tuiliers ; on peut la subdiviser en deux : d'une part le groupe des lieux dits : "le Grand Canton", "Les Tuileries", "chez Marmain", "chez Lorrain", etc..., situé sur le plateau au Nord-Ouest de Saint-Bris-des-Bois ; d'autre part le groupe situé au Sud-Est du village de Brizambourg et qui est au-delà de la limite dont nous avons parlé (faille Nord-Ouest-Sud-Est séparant le plateau des terres de groie).

Il semble intéressant que nous puissions déjà formuler de telles hypothèses sur l'organisation spatiale des ateliers car en plus de son rôle immédiat de base de choix pour les sites de fouille, la prospection peut ainsi permettre de dégager des caractères généraux de l'artisanat céramique de Saintonge dans leurs aspects géo-économiques par exemple. Ces données pourront sans doute être d'une grande utilité lorsque les premières étapes de la synthèse seront abordées.

5. Découverte et enregistrement de vestiges archéologiques mis au jour pendant les travaux d'installation du gazoduc de Lacq (section Chaniers-Brizambourg-17) en Août 1972.

Le 26 Juillet 1972, les services d'équipement du Gaz de France, commençaient le creusement, à l'aide d'engins mécaniques, d'une tranchée destinée à recevoir une canalisation de gaz. Cette canalisation était posée et la tranchée rebouchée trois semaines plus tard.

Durant cet intervalle, les équipes présentes sur place, à l'occasion de l'entreprise de prospection menée sur cette région, ont consacré une part de leur temps à la surveillance de la coupe stratigraphique ainsi dégagée sur une dizaine de kilomètres et à l'enregistrement des structures archéologiques mises au jour.

D'une profondeur moyenne de 1,50 m et d'une largeur d'environ 0,80m cette tranchée a révélé, le long des 10 km explorés, la présence de cinq groupes de structures apparues dans sa portion Sud, et toutes d'époque médiévale.

5.1. Territoire de la Commune de Chaniers (17)

Site A. : lieu-dit "la Débatterie" : une fosse excavée dans l'argile vierge et contenant des fragments de tuile et de poterie médiévale, mêlés dans un remblai organique. Le niveau d'occupation correspondant à cette structure se situe à environ 0,40 m sous le sol actuel. La fosse est visible en coupe sur une longueur de 2,80 m et à une profondeur maximale de 0,70 m. Ses parois sont obliques et son fond à peu près plat.

Site B. : lieu-dit "chez Chobelet".

Un groupe de trois fossés, situé à environ 200 m au Nord du site A, est apparu.

Deux de ces fossés dont le niveau supérieur de remplissage est à environ 0,35 m sous le sol actuel, contiennent une certaine quantité de débris de terre cuite (tuiles et poterie médiévale) et semblent liées l'une à l'autre pour former une sorte de dépotoir de section lenticulaire, irrégulière. (longueur en coupe : 6,00 m ; profondeur variable de 0,20 à 0,90 m). La céramique contenue dans le remblai de ces structures ne semble pas homogène et des tessons XVIIe-XVIIIe voisinent dans le remblai avec des fragments de céramique XIIIe-XIVe siècle.

Par contre le matériel céramique de la fosse située 4,00 m plus au Nord est beaucoup plus abondant et plus homogène. Cette fosse (longueur visible en coupe : 2,80 m, profondeur 0,40m) contient une très grande densité de tessons de céramique XIIIe-XIVe siècles ainsi que des fragments de tuile et des traces de charbon de bois.

5.2. Territoire de la Commune de la Chapelle-des-Pots (17)

Site A. : lieu-dit "Les landes"

Une fosse dépotoir, sans doute liée à un atelier céramique XIII^e-XIV^e siècle a été découverte. Cette fosse contient une très grande quantité de tessons d'une céramique vernissée très fine ainsi qu'une stratigraphie de remplissage où alternent les couches de cendres et les couches de tessons, et qui semble caractéristique d'un dépotoir de potier.

Site B. : lieu-dit "Monplaisir"

Une petite fosse contenant des tessons médiévaux ainsi que des fragments d'argile rubifiée a été repérée. Aucun relevé précis n'a pu en être malheureusement fait car la tranchée atteignait à cet endroit précis 4,00 m de profondeur et l'installation d'un regard pour la conduite de gaz nous interdisait l'accès à cette structure.

Site C. : lieu -dit "Chez Bénurand"

La tranchée a une coupe en deux à cet endroit, un four de potier médiéval ainsi qu'un dépotoir (cf. figures).

5.3. Remarques

Bien que la tranchée ait été attentivement explorée au-delà de ce dernier site, aucune autre structure archéologique n'a été repérée jusqu'à son point d'aboutissement, à Brizambourg 6 km plus au Nord.

On peut remarquer qu'à partir du lieu-dit chez Benurand et sur plusieurs kilomètres, la tranchée traverse la forêt.

Grâce à un ralentissement momentané des travaux dû à des contretemps techniques la tranchée est restée ouverte durant une quinzaine de jours pendant lesquels il nous a été possible de nettoyer et d'enregistrer les coupes de structures mises au jour. Un échantillonnage du matériel présent dans chaque site a pu être constitué et nous donner des indications chronologiques sur chacun d'entre eux.

Si l'identification des sites A et B de Chaniers reste difficile à partir du jeu d'éléments livrés par la coupe, on peut affirmer qu'au moins deux groupes de structures (sites A et C de la Chapelle-des-Pots) sont directement liés à un atelier de potier.

On remarque avec intérêt que tous les sites reconnus appartiennent à l'époque médiévale l'absence de vestiges antérieurs tendant à confirmer le début de l'occupation du terroir de la Chapelle-des-Pots et son défrichement par les potiers du Moyen-Age.

6. L'ARTISANAT DE LA TERRE CUITE AUX EPOQUES RECENTES D'APRES LES ARCHIVES, LES ENQUETES ORALES ET LES VESTIGES CONSERVES.

Il nous a semblé impossible de ne pas s'intéresser, ne serait-ce que sommairement dans un premier temps, aux manifestations les plus récentes de l'artisanat de la terre cuite en Saintonge. A cela plusieurs raisons.

D'abord, parce que nous nous heurtons constamment, dans la prospection terrestre, à ses produits et ses vestiges. Ensuite, parce que souvent les souvenirs des habitants renvoient à ces ateliers. Mais notre intérêt pour ces problèmes n'est pas seulement négatif.

L'artisanat récent de la terre cuite a d'abord cet avantage de nous permettre de comprendre des aspects techniques, comme l'extraction, la qualité et le traitement des argiles ; de nous faire voir, d'une manière générale, les moyens techniques et les problèmes économiques dont disposent et auxquels se heurtent nos artisans. Que nous puissions nous en servir pour comprendre les artisanats plus anciens cela est certain. De quelle manière et dans quelle mesure, cela est certainement encore en grande partie à déterminer.

Car si notre connaissance de l'artisanat céramique du Moyen Age et de la période XVI^e-XVIII^e siècles reste encore trop souvent sommaire ou embryonnaire, il en est malheureusement aussi de même pour les XIX^e et XX^e siècles. Des problèmes aussi importants que ceux du tour du potier ou du four, que celui des causes et de la périodisation du déclin de l'artisanat céramique régionale en France entre le milieu du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle restent parfaitement incertains. Il n'est même pas nécessaire de parler des techniques traditionnelles qui, dans ces domaines, restent le plus souvent inconnues.

Dès le début donc, nous avons pensé consacrer une certaine partie de nos moyens à l'ébauche d'une enquête d'archives et de terrain, en particulier à la recherche des témoignages, des outillages et des vestiges de fabrication. Le travail ainsi amorcé a été, malgré les moyens secondaires qui lui ont été consacrés cette année, beaucoup plus productif que prévu. C'est une partie de ce travail, centrée sur quelques exemples précis particulièrement éclairants que nous allons présenter maintenant.

6.1. L'enquête d'archives

La mise en fiche exhaustive, pour les neuf communes qui nous ont intéressées cette année, des matrices cadastrales a été amorcée. Elle nous permettra de connaître le nombre, l'importance et la localisation, ainsi que la durée d'existence, de toutes les officines de l'artisanat de la terre cuite dans cette région. Des études d'ensemble pourront ainsi être faites, en liaison avec un dépouillement amorcé, plus ou moins selon les communes, des registres paroissiaux et un essai de reconstitution de certains arbres généalogiques pour quelques familles particulièrement intéressantes.

La série M des Archives Départementales, avec ses statistiques industrielles et artisanales en particulier, a été partiellement dépouillée. Elle nous précise bien certaines conditions économiques de travail et l'importance relative des ateliers.

Malheureusement, il faut déplorer la perte de documents irremplaçables pour connaître l'évolution de notre artisanat aux XVII^e et XVIII^e siècles, comme les registres de la taille et du vingtième et les enquêtes par paroisses ordonnées par les Intendants de l'Ancien Régime.

Le dépouillement des archives communales n'a pas encore été entrepris. De même pour les archives notariales.

Des archives privées, appartenant à des descendants de potiers, de bujoliers ou de tuiliers, ont été découvertes, parfois partiellement ou entièrement recopiées. D'autres, très importantes, portant sur plusieurs décennies, ainsi pour une tuilerie, feront l'objet en 1973 de microfilms. On trouvera plus bas, pour le cas d'un bujolier de Saint-Cézaire, un exemple de compte annuel d'enfournement et de rentrée d'argent.

Cette enquête d'archives est très certainement, conjointement avec l'étude des témoignages et des vestiges d'outils et d'installations, très intéressante. Dès maintenant, l'étude de l'évolution du nombre des ateliers de potiers et de tuiliers nous fait apparaître des choses intéressantes, comme par exemple la floraison d'officines nouvelles à partir de 1843 environ et jusque vers 1865.

Oeuvre d'assez longue haleine, cette étude d'archives sera poursuivie autant que possible en 1973.

6.2. La poterie : l'exemple de l'atelier Machefer, lieu-dit "Chez Lorin",
Commune de Vénérand.

S'il subsiste un certain nombre de fours de tuiliers, les fours de potiers encore actuellement conservés semblent devenus rarissimes : nous n'en connaissons actuellement plus que trois ; un autre a été détruit en 1971 ; d'autres l'ont été auparavant et il n'est pas certain que ces trois derniers exemples conservés passent le cap des deux, sinon même de l'année à venir.

Plus rares encore sont les outils actuellement conservés ou les souvenirs d'artisans ou de témoins de leur activité. On peut encore espérer, dans les quelques années à venir, récolter quelques outils ou quelques souvenirs, mais les uns comme les autres disparaissent actuellement très vite, comme nous l'avons constaté maintes fois.

Dans ces conditions, la découverte d'un atelier presque complet, miraculeusement intact, est d'une très grande rareté et mérite certainement les quelques lignes qui vont suivre. Nous éviterons, dans ce qui va venir maintenant, de parler des techniques de fabrication, de cuisson ou de vente de ce potier, Philippe MACHEFER, toutes choses que nous pouvons connaître par ses deux soeurs. Ces problèmes généraux sont partiellement abordés dans ce présent rapport à propos des bujoliers et des tuiliers, ils présentent un intérêt certain mais ils sont certainement moins exceptionnel que l'ensemble monumental et l'outillage actuellement conservé dans cet atelier.

Cet ensemble, sur le territoire de la commune de Vénérand, au lieu-dit Chez Lorin, fut constitué, si l'on en croit le cadastre, entre 1857, date de construction du four et 1861, date de construction de l'actuelle maison, par un nommé Philippe MACHEFER, auparavant cultivateur. D'autres potiers oeuvraient à cette époque à Vénérand, mais on ne sait si Philippe MACHEFER avait travaillé avec eux.

Le bâtiment d'habitation, actuellement bien conservé, est une ferme charentaise traditionnelle, long bâtiment rectangulaire, formé d'un rez-de-chaussée surmonté d'un grenier spacieux. Le four est établi à l'une de ses extrémités, contre le mur-pignon Est. Derrière la maison, vers le Nord, on trouve les bâtiments d'exploitation : une grange et quelques bâtiments annexes sont une ancienne buanderie traditionnelle à deux "bujours" à lessive et une cheminée avec four à pain, qui servait d'ailleurs, en hiver, pour sécher les vases.

Le bâtiment d'habitation a été remanié après l'abandon du travail de la terre cuite vers 1925, mais nous pouvons encore assez facilement en reconstituer les aménagements intérieurs, du moins pour ce qui nous intéresse, c'est-à-dire l'artisanat de la terre cuite.

La porte d'entrée du bâtiment, au milieu de la façade Sud, donnait primitivement dans une grande pièce rectangulaire, occupant la moitié Est de la maison et limitée vers l'Est par le mur-pignon où venait s'appuyer le four. Dans cette pièce, seules deux fenêtres, ouvertes, de même que la porte, vers le Sud donnaient le jour, la façade Nord du bâtiment étant occupée par les constructions annexes évoquées plus haut.

Contre le mur Sud, de part et d'autre et entre ces deux fenêtres trois fours de potiers s'allongeaient primitivement, de la porte au mur pignon Est. A l'opposé, contre le mur Nord de cette même pièce, s'élevaient les étagères destinées au séchage des pots : il en reste encore un des supports. Dans cette même partie de la pièce, on trouvait aussi certainement les réserves d'argile, si l'on en croit la situation d'un tas de terre toute prête qui subsiste là encore, depuis 1925 certainement.

Des trois tours, deux ont été démontés, à des dates que nous n'arrivons pas encore nettement à fixer. Un seul reste en place, dans l'angle Sud-Est de la pièce, près du four donc.

Ce tour est d'un type classique, à deux roues pleines horizontales : c'est le tour à pied usuel que l'on trouve dans de nombreux ateliers. Il ne présente pas de caractéristiques particulières, sinon qu'il est assez haut et que le potier avait ses deux jambes du même côté de l'axe, ce qui est souvent le cas. Il est construit entièrement en bois, sauf la crapaudine, son axe et l'axe de la girelle, cette dernière étant en bois.

La table du tour, encore bien conservée, est malheureusement en partie détruite par suite d'une fuite dans le toit. Mais on peut très facilement la reconstituer et constater qu'elle est, elle aussi, d'un type usuel.

Ce qui fait tout l'intérêt de cet atelier c'est qu'au mur, tous les outils sont restés en place, accrochés à des clous ou à des dents de fourches dont la soie est enfoncée dans le mur. Sur la table ou à terre, tous les autres outils : au total plus de deux cents outils sont ainsi conservés : tournassins, estèques en métal ou en terre cuite, moules à bec ou à anses, couteaux et coutres, mortier de fer, ...

Plus encore même, au-dessus du tour, cloué aux poutres du plancher du grenier, un système d'étagères pendait et abritait plusieurs dizaines de pots séchés, non cuits, les derniers vraisemblablement tournés par le potier.

La suite de cette production se retrouve au grenier. Ce dernier, qui servait de séchoir et qui était en relation directe par un escalier, avec le

laboratoire du four, contient encore, outre un petit tonneau de bois autrefois rempli d'un minium qu'on achetait dans le commerce pour glaçurer les vases, plus de trois cents vases tournés, mis là à sécher et jamais cuits : empilés les uns dans les autres selon leur forme, nous avons là toute la production d'un potier, associée à son outillage. Seuls manquent les pots de fleurs, enlevés il y a quelques temps pour être enfin cuits et vendus.

Près de la sortie de ce grenier, le four est très bien conservé et de grande dimension. Il contient encore en place, par exemple, sur la voûte de la chambre à feu, les cazettes qui ont servi lors des dernières cuissons. Si ses dimensions ou son mode de construction, très soigné, n'ont rien d'anormal en Saintonge, l'ampleur du laboratoire, l'existence de deux entrées superposées pour y accéder semblent plus rares.

Cet ensemble extraordinaire a fait l'objet de relevés de tous les outils, sauf un moulin à malaxer l'argile, de fort volume et installé dans une grange qu'il faudrait partiellement vider de ses instruments aratoires et de ses anciennes voitures pour qu'il soit accessible. Mais les fourches à fagots, les outils de tournage, le four, tout, sauf les vases, a été dessiné. Il restera à faire le plan de l'ensemble du bâtiment, à placer en particulier sur ce dernier la fosse à marcher l'argile, creusée dans le sol et établie devant l'entrée Sud, à interroger les témoins, pour que nous ayons la monographie inespérée et exceptionnelle d'un atelier de potier saintongeais. Dans l'immédiat, l'essentiel reste l'achat des outils et la fin de l'enquête ethnographique, et, si possible, la préservation du four, témoin exceptionnel et désormais quasi-unique d'un artisanat régional de premier plan.

Jean CHAPELOT

6.3. La tuilerie : préliminaires d'une étude d'ensemble

6.3.1. Introduction

Le travail présenté est le résultat d'une enquête ethnographique, menée dans la région saintongeaise auprès des anciens tuiliers afin de mieux connaître leurs activités et les replacer dans la société rurale et artisanale qu'ils constituaient.

N'y avait-il pas encore au début de ce siècle une dizaine de fours de tuiliers au hameau "les Guilloteaux" de la commune de la Chapelle-des-Pots ? "Tout le monde ici vivait de la tuile" nous a dit M. Georges LORET, 81 ans, ancien tuilier né Aux Guilloteaux.

Cette activité artisanale dont l'origine est certainement très ancienne - une tuile du Musée Mestaux de Saintes porte la date du 12 Juin 1687" - à joué un rôle important dans la vie économique des villages où elle était implantée.

Des renseignements de tous ordres (par enregistrement au magnétophone) ont été recueillis auprès d'anciens tuiliers de la région de La Chapelle-des-Pots et il a été procédé ensuite à de nombreux recoupements en vérifiant les données sur le terrain et en dépouillant les archives privées de ces artisans.

Cette première étude n'est que l'esquisse d'un travail qu'il faudra approfondir par de nouvelles investigations (Archives départementales par exemple). Elle n'a pour but que de donner des directions de recherches dans un domaine encore inexploré. En effet, la technologie de la fabrication de la tuile fut très longtemps délaissée par rapport aux autres branches de l'Art de la Terre beaucoup plus esthétiques !

Après avoir présenté très succinctement la liste nominative des anciens tuiliers visités et décrit l'inventaire de leurs outils, nous donnerons plus en détail le résultat d'une enquête particulièrement intéressante conduite chez MM. AUBOIN Philibert et PERROGON, fils d'anciens tuiliers de "Chez Lorrain" commune de Saint-Cézaire.

6.3.2. Les éléments documentaires recueillis

enquête chez M. ROUFFINEAU - La Fourcherie, Commune le Douhet - 17.

Reportage photographique de deux fours à cuire les tuiles. L'un en assez bon état, porte plusieurs dates gravées sur une pierre située à l'entrée du four "1869-1881-1882". Ce four est maintenant inclus à l'intérieur d'un bâtiment. Nous avons fait le relevé du deuxième four en cours de démolition: le relevé de la façade avec mur-pignon et galerie de circulation et le relevé d'une coupe au niveau de la chambre de cuisson. La maçonnerie des parois latérales,

épaisse de 94 à 95 cm, présentait 3 parties bien distinctes. De l'intérieur vers l'extérieur :

- une rangée de briques vitrifiées
- un bourrage intermédiaire de moëllons de silex et de calcaire noyés dans un ciment,
- un appareillage extérieur de très belles pierres en calcaire grossier.

Ce four était à 2 étages et 2 entrées, un passage inférieur voûté en brique marquait l'entrée de l'alandier et une grande porte bien appareillée en grosse pierre de taille l'entrée de la chambre de cuisson.

enquête chez M. GODIN-JACQUEMARD, les Guilloteaux, Commune de La Chapelle-des-Pots
17.

Par héritage M. GODIN-JACQUEMARD a acquis deux fours à cuire les tuiles. L'un venait d'être démoli pour servir à combler une mare et l'autre encore visible était rendu inaccessible par une couverture impénétrable de ronces. Ce dernier se situe sur la route VC 401 dit "Chemin des Fontenelles" hameau "Les Guilloteaux" à 60 m du four de M. Georges LORET.

enquête chez M. Georges LORET, ancien tuilier.

81 ans, né aux Guilloteaux le 14.12.1891.

Nous avons réalisé un enregistrement au magnétophone, photographié en détail son four et ses anciens outils. M. LORET nous a fait don d'un "coilla" ou "koya" (moule pour donner la forme cintrée aux tuiles).

Son four se trouve sur la commune de Vénérand, section cadastrale A I, sur la voie communale 401 dit chemin des Fontenelles.

Grâce aux renseignements recueillis auprès de M. LORET nous pouvons reconstituer toutes les étapes de la fabrication de la tuile depuis l'extraction de la terre jusqu'à la vente des produits manufacturés.

enquête chez M. PORTIER, ancien tuilier,

72 ans né aux Guilloteaux en 1900.

Bien que le four soit détruit, nous avons réalisé un enregistrement au magnétophone du vieux tuilier et pris une série importante de photographies du tampon en terre cuite utilisé par les tuiliers pour marquer leurs produits, d'une fourche à fagots, et de la production annexe des tuiliers (appeaux, burette à "biore" piège à fourmis volantes).

Nous avons découvert dans la famille PORTIER le livre/compte des
de
tuiliers de 1901 à 1914.

enquête au lieu-dit "Compagnon-Vinet", commune de la Chapelle-des-Pots

Nous y avons découvert un four de tuilier sous un immense roncier. Ce four aurait conservé sa dernière cuisson ratée de tuiles collées les unes sur les autres.

Exceptionnellement le tuilier y cuisait, paraît-il, de la tuile, de la chaux et de temps en temps des poteries.

Cette enquête nous a montré une phase d'industrialisation du métier de tuilier. Alors que les investigations précédentes nous ont mis en présence de tuiliers exerçant leur métier d'une façon ancestrale et archaïque, le tuilier de chez Compagnon-Vinet avait installé au début du siècle un manège à écraser l'argile avec système moderne d'engrenages et de rouleau compresseur.

enquête auprès de MM. Philibert AUBOIN (74 ans) et PERROGON (70 ans), tous les deux anciens tuiliers chez Lorrain, commune de Saint-Cézaire.

Comme d'habitude, après avoir photographié les installations de la tuilerie et les anciens outils, nous avons procédé à deux enregistrements au magnétophone de MM. AUBOIN et PERROGON.

Nous avons eu la chance de pouvoir consulter l'ancien livre de compte des tuiliers de 1909 à 1917. Ce document est d'une importance capitale car il nous livre, avec une minutie exemplaire, tous les détails de la vie du tuilier. C'est le film authentique qui replace le tuilier dans son environnement professionnel, familial, social et économique. Nous le voyons engager des ouvriers limousins, faire réparer ses outils chez le maréchal-ferrand du village, prêter ses deux chevaux et ses deux cuivriers pendant la morte-saison pour labourer, faire la vendange ou transporter du vin etc..., vendre du bois, acheter de l'argile, etc.. Ce document nous permettra, en outre, de connaître les termes techniques du métier et de faire des comparaisons économiques sur l'évolution des prix des matières premières et sur celle des produits manufacturés.

Nous avons dessiné 10 planches de croquis dont 6 planches sur les bâtiments et 17 croquis d'outils.

La somme des renseignements recueillis est telle qu'il serait possible de décrire avec précision chaque stade de la fabrication des tuiles. Nous donnerons à titre d'exemple le plan détaillé de ce travail.

6.3.3. Premiers éléments d'une synthèse : la technique des tuiliers d'après les ateliers AUBOIN et PERROGON, Commune de Saint Cézaire, lieu dit "Chez Lorrain".

6.3.3.1. Extraction de la terre :

L'argile était tirée en puits par deux journaliers, l'un travaillait au fond et celui qui restait en surface remontait les paniers d'argile (en bois de chataîgnier) à l'aide d'une fourche en bois constituant un treuil rudimentaire. Ce travail était, quelques fois, réalisé par le couple, l'homme était au fond muni d'un hoyau et la femme en surface.

De nombreux puits d'extraction en forme de cône renversé sont encore visibles dans les bois aux alentours de chez Thoreau et chez Vinet. L'ouvrier exploitait la veine de terre, d'épaisseur variable, jusqu'à épuisement de l'argile. Si des émanations de gaz toxique se produisaient dans l'argile dite alors "terre punaise", le gisement était abandonné.

De l'avis général des tuiliers, c'est le manque de personnel pour extraire l'argile qui a amené la fermeture de toutes les tuileries de la région vers 1918. La dernière fournée a eu lieu chez M. LORET, aux Guilloteaux, en 1934.

6.3.3.2. Préparation de l'argile :

L'argile était amenée par tombereau de 1 m³ sur "l'aire de séchage de la terre" (10 m sur 15 m).

Le journalier muni d'une batte en bois taillée dans un fût d'arbre réduisait l'argile en petits nodules de la grosseur d'une bille tout en prenant bien soin d'éliminer les silex.

La terre mouillée, était alors marchée pendant environ 2heures dans un "meuille", (sorte de fosse planchée de 2 m², profonde de 40 à 50 cm) par tas d'environ 1 m³ ce qui correspondait à la fabrication d'un mille de tuiles.

Le tuilier procédait à de nombreux mélanges empiriques de terre de qualité différente. Par exemple "la terre pissouse" verdâtre qui sentait mauvais était mélangée à d'autres".

Le mélange préparé était stocké en tas à l'aide d'une petite pelle en bois entre la "meuille" et l'atelier de façonnage.

6.3.3.3. Le façonnage : mobilisait 3 ouvriers, un "aide" qui préparait les boules d'argile, un "mouleur" et un "porteur" ou "poseur".

Avant 1900 le moulage des tuiles était fait par des femmes du pays qui travaillaient debout sur une table rectangulaire en pierre à grain très fin (100 cm x 34 cm x 8 cm).

Vers 1900 les "mouleuses" ont été remplacées par des Limousins et Corrèziens qui embauchaient de mars à la Toussaint. Chaque Limousin était accompagné d'un porteur (garçon âgé de 15 à 16 ans). Ils travaillaient sur des tables en bois à trépied sur lesquelles ils étalaient de la terre préparée dans un moule en fer alors que les moules employés par les femmes étaient en bois. Les

tuiles des Limousins étaient beaucoup plus solides que celles des femmes car ces hommes tapaient l'argile fraîche dans le moule à l'aide d'une taloche en bois ou "planette" tandis que les femmes du pays se contentaient de lisser et d'égaliser la terre humide avec un petit ciseau en châtaignier formant palette. Le porteur récupérait la tuile plate sur un "coilllas" cintré et la transportait sur les étagères du séchoir (ou "halettes").

La cadence journalière de fabrication était de 800 à 1000 tuiles par équipe de limousins et seulement de 400 à 500 pour les femmes du pays.

6.3.3.4. Le séchage : se faisait sur de grands séchoirs bien exposés au Sud. Sa durée était fonction des conditions atmosphériques et le premier temps de séchage pouvait durer 3, 4 jours. Les tuiles étaient empilées par 10 sur une tuile cuite afin d'éviter les déformations et de faciliter leur transport. Puis, pendant 2 jours, les tuiles debout subissaient un dernier séchage par terre au soleil ou en cas de pluie étaient disposées sur 2 rangées le long de la paroi externe du four encore chaud. Il n'y avait pratiquement pas de casse au séchage.

Un roulement de 2000 tuiles séchaient en permanence sur les "halettes".

6.3.3.5. Le combustible : les fagots de bruyères et d'ajoncs (2000 environ pour une cuisson mixte chaux et tuiles et la moitié sans chaux) étaient mis en réserve devant la gueule du four. Ces fagots étaient préparés l'hiver et coupés à l'aide de grandes serpes rectangulaires au bout recourbé. Les fagoteurs pratiquaient le "cent garni" c'est-à-dire 104 fagots pour 100 payés, cela représentait une journée de travail.

Le journalier se munissait d'un "grellat" (sorte de botte en cuir recouvrant la jambe gauche), d'une manche et d'un gant en cuir pour le bras gauche. Trois brassées suffisaient à faire un fagot.

6.3.3.6. Le four : de plan rectangulaire il est à deux étages. Le foyer, en forme d'avant-corps voûté en brique et recouvert de 3 dalles inclinées se prolonge par un alandier sous la chambre de cuisson. La porte de chargement se trouve sur la face arrière de la chambre de cuisson.

Les parois du four semblables à celles du four RAUFFINEAU comportent 3 parties. Les belles pierres calcaires servaient à recouvrir extérieurement le four tandis que les parois internes complètement vitrifiées étaient montées en tuiles et briques.

Le four AUBOIN a fonctionné pendant 43 ans, de 1874, date de sa construction, jusqu'en 1917, la dernière cuisson. Le four PERROGON a duré jusqu'en 1926, mais ne cuisait plus que de la chaux après 1918. "Ces fours étaient construits par le maçon du village qui prenait modèle sur les fours plus anciens" d'après M. AUBOIN.

6.3.3.7. L'enfournement : était réservé au tuilier dont le travail le plus délicat consistait "à faire l'arçon" c'est-à-dire construire un arc en bois de chataîgnier au dessus de tout alandier chargé d'arcs superposés en pierre à chaux (pierre calcaire prise aux carrières de St Bris des Bois). Une demie journée de travail était nécessaire pour "faire l'arçon". Le calcaire déposé sur un mètre de haut fournissait 6 à 10 barriques de chaux de 200 litres. Le tuilier enfournait au-dessus 6 couches de tuiles posées verticalement séparées par de la paille. Le four contenait un mille de tuiles par couche donc au total 6 000 tuiles par fournée. Le tout recevait un lit de tuiles à plat recouvertes de nombreux tessons et de pierres.

6.3.3.8. La cuisson : la chauffe se faisait progressivement. On brûlait par fagot, et les "plus mauvais" d'abord. Les fagots étaient poussés dans le foyer à l'aide d'un "boulour" grande fourche à deux dents. Cette première phase de "montée en température" était lente, c'était "le dégourdissage". On entendait la "tuile étouner" ou qui pétillait.

La température de cuisson était obtenue au bout de 12 à 13 heures. Des flammes de 3 à 4 m de haut apparaissent au dessus du four et on obture alors la couverture de tessons avec du mortier humide dit "mortier de varenne". Le tuilier "mortelle" à partir de la galerie de circulation et obture les interstices par lesquels le feu s'échappe. A ce moment, on active le feu et on met jusqu'à 15 fagots à la fois dans le foyer, on retire la braise de temps à autre avec une grande fourche à braise emmanchée d'un très long manche en bois. Deux ouvriers éteignent ces cendres brûlantes avec un arrosoir par mesure de sécurité. Deux personnes suffisent à conduire le feu, la nuit un ouvrier reste en permanence.

La fin de la cuisson est annoncée par l'apparition d'une couleur "jaune comme du soufre", c'est la "jaunisse" à la surface de la couverture. On n'alimente plus le feu et on obstrue la bouche du foyer avec des cendres, de la braise et de la terre. L'ouvrier profite de la nuit pour "morteler" au maximum.

Une cuisson "normale" (tuiles seules) durait à peu près 50 heures et une cuisson avec de la chaux 5 jours. Le refroidissement s'étalait sur 4 à 5 jours. Lorsque les commandes pressaient on défournait avant le temps normal. L'ouvrier "démortelait" progressivement afin d'éviter les pertes au refroidissement. Bien que munis de gants, les tuiliers avaient quand même les doigts brûlés au bout de quelques heures.

Les pertes à la cuisson étaient inégales, certains endroits du four livraient des tuiles gauchies et trop cuites, par contre d'autres donnaient des tuiles blanches ou jaunes pas assez cuites.

6.3.3.9. Production : variable selon les tuiliers

M. PERROGON estime sa production annuelle à 110 000 tuiles (18 fournées à 6 000 tuiles). A titre de comparaison, M. LORET aux Guilloteaux, dans un four plus grand ne produisait annuellement que 15.000 à 30.000 tuiles (2 4 fournées à 7 500 tuiles). Les tuiles étaient d'une très grande solidité.

En période de plein fonctionnement, du printemps à La Toussaint, un roulement s'établissait dans le travail et M. AUBOIN estime qu'il fallait 15 jours pour que l'argile entrée dans la fabrique en sorte sous forme de tuile cuite.

A ce propos nous ferons une remarque fort intéressante sur la rationalisation du travail dans cette petite fabrique en montrant bien que la disposition des bâtiments suit l'ordre logique de la fabrication d'une tuile. Il existait un véritable circuit de fabrication.

6.3.3.10. Vente : les produits étaient stockés dans le magasin situé derrière le four et livrés à domicile dans des charrettes à cheval sur un rayon de 15 kms (800 tuiles dans une charrette). Des marchés étaient passés avec les couvreurs de Saintes, on vendait aussi aux particuliers. M. PERROGON possédait 3 chevaux et vendait le mille de tuiles 55 F et la barrique de chaux 6 F en 1911. Le tuilier nous a dit qu'il était content lorsqu'il gagnait 4 à 5 f sur un mille de tuiles !"

L'atelier produisait également des tomettes hexagonales, des briques plates et des carreaux de pavage : voir le pavage de l'église de Vénérand.

6.3.4. Conclusion

Sans entrer dans les détails, nous voyons combien ce genre d'étude est capitale pour la connaissance des hommes et des métiers ruraux du XIX^{ème} siècle français. Il est encore temps d'étudier et de noter tout ce que les derniers vieux tuiliers peuvent dire à propos de leur travail.

Claudine et Jean CARTIER

6.4. La fabrication des grands vases à lessive et à salaison : l'atelier Bon, lieu-dit "Les Bujoliers", Commune de Saint-Cézaire

6.4.1. L'artisanat des bujoliers

Les bujoliers sont des artisans de la terre cuite, spécialisés dans la fabrication de grosses poteries, essentiellement de grands récipients destinés soit aux salaisons (jambonniers, charniers) soit à la lessive (bujour ou bujot, dans cette région).

C'est un artisanat courant, correspondant à certaines nécessités quotidiennes de la vie rurale. Ce qui explique qu'outre la Saintonge, on connaisse un certain nombre de centres en France produisant les mêmes sortes de formes, pratiquement un par département, en particulier au Sud de la Loire.

Dans la région qui faisait l'objet des recherches effectuées en 1972, un centre de fabrication de cette sorte était connu, au hameau des Bujoliers commune de Saint-Cézaire. On a donc entrepris un travail approfondi, joignant l'enquête ethnographique à celle des textes. Pour toute une série de raisons, la tâche était difficile. D'abord il ne subsiste que très peu de vestiges des fours et des installations annexes.

Ensuite les informateurs sont rares, et de toute façon, ce ne sont pas des témoins directs, (c'est-à-dire ayant pratiqué eux-mêmes cet artisanat).

Enfin les textes ne sont pas nombreux, du moins en ce qui concerne les techniques de fabrication, la production annuelle, la vente, etc...

C'est qu'en effet, les bujoliers ont disparu depuis longtemps déjà dans la commune. Les personnes que nous avons interrogées, et qui du reste sont peu nombreuses, sont en fait les petits enfants des derniers bujoliers en activité. Notre informateur principal, M. Robert BON, aujourd'hui âgé de 76 ans, avait environ 6 ans lors de la dernière cuisson effectuée par son grand-père... Il va sans dire que dans ces conditions, de nombreux points n'ont pu être éclaircis.

Après information, M. BON nous est apparu comme la personne qu'il convenait d'interroger en priorité. Nous sommes donc allés le voir de nombreuses fois et nous avons pu, grâce à des conversations durant plusieurs heures quelquefois, obtenir de lui des renseignements intéressants. M. BON possède par ailleurs un certain nombre d'outils, des exemplaires de la production de son grand-père, et des archives.

D'après ses souvenirs complétés par les textes on peut donner les grandes lignes de l'artisanat de la bujolerie. Précisons que les archives auxquelles nous faisons allusion sont surtout des documents manuscrits, rédigés vraisemblablement par Jean BON (né en 1823, mort en 1884), qu'ils couvrent une période de plusieurs années (1865, 1869, 1872, 1873 à 1876 inclus), et que nous les avons transcrits intégralement. Jean BON était l'arrière-grand-père de

M. Robert BON, qui nous a présenté ces textes.

En ce qui concerne la fabrication, on a pu obtenir quelques renseignements concernant l'approvisionnement en terre et en combustible : on sait que les bujoliers n'utilisaient pas la même terre que les potiers, et qu'ils l'achetaient. Il fallait en effet tirer la terre à une grande profondeur ; aussi préféraient-ils laisser ce travail relativement dangereux à des spécialistes. Il serait d'ailleurs possible d'analyser cette terre, puisque l'on connaît encore certains des trous d'extraction de l'argile utilisée.

Les bujoliers utilisaient également un combustible particulier, différent de celui des potiers et qu'ils devaient faire venir d'assez loin.

La fabrication proprement dite reste un des aspects les moins bien connus. Les archives ne contiennent aucun détail et M. BON a gardé très peu de souvenirs sur cet aspect. Ainsi est-il impossible de savoir si les bujoliers utilisaient ou non un tour, ou une tournette ; M. BON pense que non, mais il n'en est pas sûr. Il se souvient par contre que les vases étaient montés en trois fois. Le potier laissait en effet sécher le vase à plusieurs reprises au cours du montage, pour éviter qu'il ne s'effondre. Qui faisait les pots ? Là encore, peu de détails. Selon notre informateur, les bujoliers travaillaient en famille et ils n'avaient pas d'apprentis. Les enfants apprenaient le métier après leur sortie de l'école et les femmes ne participaient en aucune manière à la fabrication (alors que dans la région, on connaît, à la même époque, de nombreuses femmes tuilières).

Une fois montés, les pots étaient mis à sécher dans un grenier. Pour les y monter, on utilisait des sortes de brancards, appelés "boyards" et qui ressemblent beaucoup aux civières utilisées sur les chantiers de construction au Moyen Age (notons au passage que M. BON possède encore un de ces boyards).

Comme tous les fours de la région, les fours des bujoliers paraissent dans l'ensemble bien construits, du moins d'après les très rares exemples qui subsistent actuellement. Il est en effet regrettable que cette catégorie d'installations, assez rares, n'existe plus actuellement dans le hameau qui lui doit son nom, les Bujoliers de la Commune de Saint-Cézaire, que par l'exemple un peu dégradé appartenant encore à M. BON et trois ruines plus ou moins informes. Il faudrait absolument classer ou protéger ces vestiges avant que, comme les fours de potiers, avant eux et plus qu'eux, ils ne disparaissent totalement.

Le four de M. BON semble bien, d'après les vestiges et les descriptions, être analogue à ceux classiquement utilisés par les fabricants de bujours. C'est un four du type dit "four-tunnel", c'est-à-dire une installation allongée, voutée en anse de panier, construite en tuiles rondes. Le profil du fond est actuellement masqué par les remblais mais il paraît certain qu'il devait présenter une montée, plus ou moins forte, du foyer vers la cheminée.

Cette dernière, rectangulaire avec une porte d'accès latérale, selon un axe perpendiculaire à l'axe du four, est la seule partie de ce dernier construite en pierres calcaires.

L'enfournement apparemment ne regroupait, si l'on en croit les comptes dont nous avons parlé précédemment, que quelques dizaines de pièces. M. BON atteste une fabrication de chaux dans les mêmes cuissons que la terre cuite, du moins à la fin du XIXe siècle.

Ce qui fait tout l'intérêt de ce four, c'est sa différence fondamentale avec ceux des potiers et des tuiliers qui présentent entre eux, comme on peut facilement le constater, les plus frappantes similitudes. Le four des bujoliers rappelle les fours tunnels des ateliers de grès, Beauvaisis, Puisaye, Berry, par exemple.

Entre les fours des Bujoliers et ceux des ateliers fabriquant des vases de grandes tailles analogues et dont nous connaissons actuellement la nature par exemple Benest en Charente et Thiat, dans la Haute-Vienne, il paraît y avoir des similitudes frappantes dans la forme, comme dans la pratique de la possession collective par plusieurs potiers, pour des raisons économiques, du four. La différence entre four à bujour et four à pots n'est pas propre aux Bujoliers puisque l'on retrouvait la même chose au moins dans l'atelier de Thiat, Haute-Vienne ou, en 1772, à Saint-Eutrope-de-Montmoreau, Charente, atelier producteur à la fois de poterie classique, et de poterie de grande taille, comme Thiat. Pour ce qui est de la cuisson, on connaît la durée de l'opération, environ une dizaine de jours. Si l'on voulait faire une autre cuisson, il fallait laisser le four se refroidir, ce qui prenait environ une semaine. Ceci est important dans la mesure où l'on sait que ces fours appartenaient souvent à plusieurs Bujoliers : il était courant qu'un même four soit la propriété d'une dizaine de personnes. D'où toute une organisation. Quand il y avait des réparations à faire sur le four, les propriétaires se concertaient et se partageaient le montant des frais. Ils n'utilisaient pas le four en même temps, chaque cuisson ne contenant que la production d'un seul bujulier. Par contre les différents utilisateurs du four s'entraidaient pour les opérations d'enfournement et de défournement.

Grâce aux archives que nous a communiquées M. BON, il est possible de se faire une idée de la production annuelle d'un bujulier dans les deux fournées annuelles qu'indiquent les textes.

Ainsi, pour l'année 1869 :

28 grands saloirs ;

35 saloirs 2ème grandeur ;

31 " 3ème " ;

11 " 4ème " ;

5 saloirs 5ème grandeur ;
 5 grands bujours ;
 4 bugotons ;
 3 petits bugotons ;
 4 grands loubiers ;
 8 petits loubiers ;
 6 grands pots à orange ;
 8 pots de fleurs ;
 10 petits pots de fleurs

Il arrive aussi que le bujolier ne cuise pas tous ses vases. Ainsi en 1869, d'après le même texte, "il a eu de reste après avoir enfourné ses deux fournées de 1869, 14 grands bujours, 5 bugotons, 20 saloirs, 3 jambonnières, 15 grands loubiers".

Certains problèmes d'identification des formes se sont posés. Par exemple, nous n'avons pu encore établir ce qu'était un bugoton. Les pots à orange sont également une énigme (on nous a suggéré qu'il pouvait s'agir de pots à graisse). Par contre on sait ce qu'est un loubier : c'est une sorte de lucarne en terre cuite avec une ouverture vitrée soit ronde soit rectangulaire. M. BON possède un certain nombre de ces objets. Par exemple, il a un grand pot de fleur et des loubiers, ainsi que des tuyaux en terre cuite.

Dernier aspect de cette activité, la commercialisation des produits, sur laquelle M. BON nous a fourni de nombreuses informations. La vente se faisait sur les foires et d'autre part, il existait dans la région des sortes d'entrepôts où les bujoliers déposaient leur marchandise, environ une fois par mois (renouvelant le stock au fur et à mesure de la vente). Le bujolier partait avec sa charette, spécialement aménagée pour ce transport de céramique, c'est-à-dire que le véhicule était bordé de chaque côté par de hautes planches destinées à empêcher les vases de tomber au cours du voyage (on les appelle des "ranches"). Par ailleurs une bâche recouvrait les vases pour les protéger de la pluie.

Il semble, d'après M. BON, que la commercialisation des produits se soit effectuée à une échelle assez réduite. Il se souvient de certains points de vente : les foires de Cognac, Jarnac, St Jean, Matha. Les bujoliers ne vendaient pas, selon lui, leurs produits à Saintes, ni vers le Sud du département.

Il faut cependant tenir compte d'un fait : tous les renseignements fournis par M. BON correspondent à une période de déclin de l'artisanat, et cela a de l'importance en ce qui concerne la vente des produits. Ce déclin était si avancé que vers 1900 le grand père de M. Robert BON restait seul à travailler, aidé cependant d'un ouvrier. Il est donc indispensable de compléter cette enquête par une lecture des archives, sous peine d'avoir une vision fautive de la situation.

Nous avons posé à M. BON le problème des raisons de déclin puis de la disparition de cet artisanat. Selon lui plusieurs facteurs entrèrent en jeu :

- la nature des produits. Les charniers, par exemple, sont des objets pratiquement inusables et le marché s'est trouvé saturé au bout d'un certain temps;

- une recherche de solutions plus commodes dans la vie ménagère : le bujour disparaît au profit de la lessiveuse métallique;

- un manque de main d'oeuvre. Le métier a disparu aux alentours de 1900 quand les ouvriers se sont fait trop vieux pour continuer à travailler et qu'il ne s'est trouvé aucun jeune pour prendre la relève.

Il est bien évident que ce ne sont pas les seules raisons. Il s'agit en tous cas d'un problème extrêmement intéressant sur lequel il y aurait lieu de poursuivre la réflexion.

L'enquête sur les bujoliers est donc loin d'être achevée, il reste de nombreuses personnes à interroger tant dans la commune qu'à Saintes même, et l'on peut espérer que certains points, demeurés obscurs cette année, trouveront l'an prochain une réponse. C'est par ailleurs un travail qui mérite d'être poursuivi car il s'agit là d'un artisanat très particulier et qui pose des problèmes très intéressants tant pour la technologie que pour l'histoire économique des campagnes françaises. Il faut enfin souligner que du point de vue muséographique, une collecte d'objets serait souhaitable. M. et Mme BON possèdent un ensemble remarquable d'outils et de produits (nous en avons fait la liste, nous les avons photographiés et dessinés), dont certains ne figurent pas dans les collections du Musée des Arts et Traditions Populaires (comme par exemple ces productions particulières que sont les loubiers, les tuyaux et les très grands pots de fleurs).

6.4.2. L'apport des registres paroissiaux au problème de l'artisanat de la bujolerie.

Le dépouillement des registres paroissiaux s'est effectué dans plusieurs communes, toutefois pour des raisons particulières, les archives de la commune de Saint-Cézaire ont fait l'objet de sondages plus poussés. En liaison avec l'enquête ethnographique menée auprès de M. Robert BON, le travail a été fait dans trois directions.

- il s'agissait d'abord d'établir la généalogie de M. Robert BON, en faisant remonter cette recherche le plus haut possible dans le temps ;

- on a voulu voir également jusqu'à quelle date on pouvait faire remonter la tradition de fabrication des bujours dans la commune;

- enfin il a paru intéressant de recherche si parallèlement à l'existence de bujoliers, on trouvait dans la même commune des potiers et des tuiliers.

On se rappellera que les autres archives utiles pour étudier ces problèmes, comme par exemple les registres de taille, manquent dans cette région.

En ce qui concerne le premier aspect, les résultats ont été quelque peu décevants. La tradition de bujoler de père en fils remonte, dans la famille de M. Robert BON, environ au milieu du 18^e siècle. Pour être plus précis, le plus ancien bujoler connu est Joseph BON qui exerce cette activité en 1769, lors de la naissance de son fils, et qui meurt le 1^{er} floréal an VI. Il a malheureusement été impossible de retrouver la mention de sa naissance (vraisemblablement parce qu'il n'a pas été baptisé dans la commune des Bujoliers). Il faudrait donc faire des recherches dans d'autres communes. On n'a pas pu retrouver non plus trace de son mariage. On pouvait, en fonction de la date de naissance de son premier enfant, avoir une vague idée, à plusieurs années près de l'année probable de son mariage. Il se trouve que le registre dans lequel on aurait du trouver le renseignement est entièrement délavé sur plusieurs pages, correspondant aux mariages dans la commune pour une période de plusieurs années. Ni avant, ni après ce mariage n'est indiqué. Il est donc impossible de savoir depuis quand Joseph BON exerçait le métier de bujoler et si son père le faisait avant lui.

Le deuxième volet de la recherche a apporté des résultats intéressants. En ce qui concerne le XVIII^e siècle, on trouve la mention de nombreux bujoliers dans la commune. Ainsi pour la première moitié de ce siècle, on en a relevé 10 (indiqués comme exerçant ce métier soit lors de leur mariage, soit lors de la naissance de leurs enfants) :

- 1719 - Mariage de Pierre BON, bujoler ;
- 1728 - décès du fils d'André VILLAIN, bujoler ;
- 1728 - décès de la fille de ... MERCIER, bujoler ;
- 1729 - naissance de la fille de Pierre VILLAIN, bujoler ;
- 1729 - naissance de la fille de Pierre Loyseau, bujoler ;
- 1729 - naissance de la fille de Jean BON, dit la Visse, bujoler ;
- 1734 - mariage de Pierre BOURREAU, bujoler ;
- 1737 - mariage d'André BON, bujoler ;
- 1751 - naissance de la fille de Jean BON, bujoler ;
- 1752 - naissance de la fille de Pierre BRETOIN, bujoler ;

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, trois fabricants de bujoliers sont attestés: André PERROGON en 1752, Pierre PERROGON en 1765, Joseph PERROGON en 1780.

On a pu faire deux observations intéressantes :

- André PERROGON et Pierre PERROGON ont apparemment changé de métier entre la date de leurs mariages et la date de la naissance de leurs premiers enfants. Tous deux, lorsqu'ils se sont mariés, étaient tuilliers : le premier en 1740, le second en 1753.

Il serait intéressant de savoir si les deux hommes étaient proches parents ; peut-être exerçaient-ils ensemble le métier de tuilier qu'ils auraient abandonné ensuite pour la fabrication des bujours. Ce changement d'activité, s'il ne pose pas de problème technique de fond comme par exemple le passage tuilier-potier, pose néanmoins un problème économique : était-il financièrement parlant, plus intéressant de fabriquer des bujours ?

Autre détail à retenir : Joseph PERROGON et sa femme, Anne BERLOUEN, sont indiqués comme bujoliers en 1780. S'agissait-il d'une aide féminine pour certains petits travaux, ou était-ce une collaboration à part entière ? Il est malheureusement impossible d'en savoir plus, mais l'exemple est intéressant car il est unique.

On aimerait savoir à partir de quand le métier de bujolier existe en tant que tel, c'est-à-dire distinct de celui du potier, comme c'est le cas au XVIIIe siècle. Les documents ne permettent pas d'affirmer l'existence de bujoliers avant le début de ce siècle. Tout au plus peut-on formuler une hypothèse.

On peut faire jouer l'argument "a silencio". Mais les registres paroissiaux du XVIIe siècle ne mentionnent pas, d'une manière quasi générale, la profession des gens. C'est le cas pour le plus ancien registre de la commune des Bujoliers (1675-1784). Jusqu'en 1719, les métiers ne sont pour ainsi dire jamais indiqués. Il est donc possible qu'il y ait eu des bujoliers sans que nous en ayons la preuve formelle. On a par ailleurs relevé trois mentions intéressantes:

- en 1719, mariage de Pierre BON, bujolier, fils de Jean BON bujolier ;
- en 1729, mariage de Françoise BOURREAU, fille de Antoine BOURREAU, bujolier ;
- en 1760, décès de Pierre BON, bujolier âgé de 92 ans (donc né en 1668).

Toutefois, cela ne pourrait guère faire remonter la tradition plus haut que le dernier quart du XVIIe siècle, et on ne peut être assuré que ces trois hommes ont exercé le métier de bujolier dès qu'ils ont commencé à travailler (les deux exemples cités plus haut de tuilliers qui sont devenus par la suite bujoliers en témoignent).

C'est donc une des questions fondamentales qui reste, pour le moment, sans réponse.

En ce qui concerne la présence éventuelle de potiers et de tuiliers aux Bujoliers, deux faits paraissent évidents :

- le seul potier attesté pour cette même période est un certain Pierre MEVRIER, qui se marie aux Bujoliers en 1734. Cependant, il n'exerce pas son métier aux Bujoliers, mais au hameau des Mermins, dans la même commune de Saint-Cézaire.

Il semblerait donc que, du moins au XVIIIe siècle, les deux activités n'aient pas existé de front dans la commune, qu'il y ait eu des villages de potiers, comme la Chapelle-des-Pots et des villages de bujoliers

Par contre, on trouve plusieurs tuiliers aux Bujoliers et on remarque de fréquentes alliances entre bujoliers et fille de tuiliers ou inversement : ainsi, en 1719, Pierre BON, bujolier, fils de Jean BON, bujolier, épouse Marie PERROGON, fille de Jean PERROGON, tuilier.

On a voulu ici donner les grandes lignes, mais il reste beaucoup à faire, tant dans l'utilisation des documents actuellement dépouillés (travail qui dépassait les limites de ce rapport) que dans la poursuite des recherches archivistiques.

Odette CHAPELOT

7. LA CERAMIQUE DE SAINTONGE, DU XIII^e au XVIII^e SIECLE : ESQUISSE RAPIDE DE L'EVOLUTION

Il n'est pas question actuellement d'entreprendre une étude de la céramique saintongaise, surtout pour la période vaste, du XIII^e au XVIII^e siècle, qui nous intéresse. Nous devons attendre pour cela d'abord un approfondissement et une plus grande extension des prospections ; une étude précise des résultats des fouilles anglaises, néerlandaises, canadiennes, américaines, seul moyen pour obtenir, actuellement, des datations sérieuses des productions saintongaises.

Nous pouvons cependant, à partir des données de la fouille subaquatique et des premières prospections, présenter un tableau général de la céramique saintongaise du XIII^e au XVIII^e siècle.

7.1. Les ateliers du XIII^e siècle et leurs productions

7.1.1. Localisations.

La toponymie et des trouvailles fortuites nous ont permis de localiser actuellement dix sites de fabrication médiévaux de la céramique en Saintonge ou en Aunis (région de La Rochelle). Nous pouvons séparer dès maintenant ces sites en deux groupes :- ceux vraisemblablement antérieurs à 1250-1300, ne produisant apparemment pas de céramique glaçurée ;

- ceux postérieurs à cette date et produisant des céramiques non glaçurées et glaçurées ou peintes en vert et brun.

7.1.1.1. Céramique non glaçurée.

Dans le premier groupe, nous trouvons quatre sites : un dans les environs de la Chapelle-des-Pots, sur une commune voisine ; les trois autres assez loin de ce village, dans les environs de Rochefort par exemple et de toute manière à plusieurs dizaines de kilomètres de Saintes.

Il est difficile de donner une date précise à ces sites mais apparemment, ils produisent exclusivement une céramique non glaçurée et la durée de leur activité a du être brève car il n'y a apparemment pas de production plus récentes que celle attribuable au XIII^e siècle environ et non glaçurée.

7.1.1.2. Céramique non glaçurée avec céramique glaçurée.

A la même période ou peut-être un peu après, nous voyons apparaître une production de céramique glaçurée. D'après les trouvailles anglaises, on peut penser que cela intervient vers le milieu du XIII^e siècle environ. Six sites au total ont livré de la céramique de cette sorte, dont cinq sur le territoire de La Chapelle-des-Pots ou ses environs immédiats, le sixième étant à plusieurs

dizaines de kilomètres de Saintes, près de Rochefort. La concentration des sites de cette sorte autour de La Chapelle-des-Pots n'est peut être pas le fait du seul hasard des prospections. Elle s'accorde bien avec un texte de 1320 qui nous indique qu'à ce moment des potiers, depuis un certain temps, étaient venus s'établir sur le territoire de la future paroisse de la Chapelle-des-Pots, en un terrain auparavant, avant eux, couvert de forêt. L'idée d'une création, vers cette époque, d'ateliers de potiers ruraux s'accorde bien avec les observations que l'on peut faire en Grande-Bretagne ou ailleurs en France, dans d'autres régions : la seconde moitié du XIII^e siècle a certainement été une période de création d'un grand nombre d'ateliers ruraux, dont certains sont appelés à devenir les grands ateliers traditionnels de la France des XVI^e-XIX^e siècles : ce fut le cas ici pour La Chapelle-des-Pots.

Il n'est donc pas sans importance d'opposer la dispersion des ateliers produisant une céramique commune non glaçurée à la concentration nette et plus encore, à l'avenir productif, des ateliers groupés autour de la Chapelle-des-Pots et produisant de la céramique glaçurée.

7.1.2. Origines de la production du XIII^e siècle

Il se pose cependant le problème de l'origine de l'ensemble de ces ateliers céramiques du XIII^e siècle ou environ. Diverses trouvailles régionales, dans la fouille d'une villa gallo-romaine, dans des travaux à La Rochelle ou dans la fouille de Port-Berteau ont livré des tessons ou des vases entiers manifestement nettement antérieurs au XIII^e siècle, pouvant dater des VIII^e-Xe siècles, pour certains, du XI^e siècle ou environ pour d'autres. Nous ignorons actuellement où étaient produites les céramiques de ces époques dans cette région : devons-nous penser à une importation ou à des productions locales ? La seconde hypothèse paraît la plus plausible mais actuellement, la prospection ou les trouvailles fortuites n'ont rien révélé d'intéressant pouvant être rapporté à ces époques. En particulier, à la Chapelle-des-Pots et autour de cette commune, il n'y a rien de tel.

La conclusion logique est que, dans cette région comme dans d'autres, si des ateliers carolingiens ou post-carolingiens évolués ont existé, ils ne se trouvent pas dans la même région que les ateliers ruraux apparus vers le XIII^e siècle et destinés à se perpétuer jusqu'au XIX^e siècle. Il faut certainement penser que dans le cas de Saintes et de ses environs, c'est ailleurs que sur le plateau qu'il faut rechercher d'éventuels ateliers du haut Moyen Age, s'ils existent.

7.1.3. Les productions XIII^e-XIV^e siècles, formes et décors.

Les ateliers du XIII^e et du XIV^e siècle, qu'il s'agisse des ateliers produisant exclusivement de la céramique non glaçurée ou des autres, fabriquent des formes céramiques et utilisent des techniques et des pâtes certainement assez analogues. Dans tous les cas, les produits sont de couleur très claire, blanche ou crème le plus souvent, parfois un peu rosée. Cependant, la production d'un atelier de la Chapelle, assez grossière par son exécution et ses formes, est faite avec une argile cuisant nettement rouge.

Les ateliers à céramique glaçurée produisent toujours un grand nombre de formes non glaçurées et celles-ci sont analogues, par les formes générales et le profil des rebords, entre autres choses, aux productions des ateliers sans céramiques glaçurées. L'homogénéité des dix ateliers actuellement connus est, pour la plupart d'entre eux à cet égard, particulièrement nette.

La céramique glaçurée est très intéressante pour nous car, parmi les vases médiévaux découverts à Port-Berteau, elle est la seule représentée. Cela est parfaitement compréhensible : on n'exportait certainement que les produits les plus évolués et à ce propos les trouvailles anglaises sont formelles puisque dans ce pays apparemment on ne trouve, provenant de Saintonge, que de la céramique glaçurée ou peinte en vert et brun.

Parmi les ateliers actuellement connus et produisant de la céramique glaçurée, l'un a été fouillé par les archéologues anglais de l'Université de Leeds, très récemment. Un autre, très important, a été découvert fortuitement cette année.

Ce dernier atelier est d'un grand intérêt car c'est là que furent produites plusieurs catégories de céramiques fines saintongeaises de la seconde moitié du XIII^e siècle et du XIV^e siècle : ainsi les vases glaçurés vert avec décor au peigne ou les vases peints en vert et brun. Plusieurs fours sont certainement groupés là, dans un faible espace de terrain. Leur production est absolument analogue à celle découverte massivement cette année dans la Charente. Nous y voyons ainsi de grands vases à panse piriforme, existant en différentes dimensions, le plus souvent glaçurés vert avec le décor au peigne ; des vases piriformes encore, mais avec la largeur maximum de la panse près du col et non près du pied, comme pour les formes précédentes. Cette dernière forme, avec un rebord en talon, alors que le premier groupe a un profil très courant au Moyen Age, dit en col de poulie ou en bandeau, existe avec deux variantes. Elles sont décorées le plus souvent par bandes rapportées triangulaires ou par traits obliques peints en ocre, moins souvent au peigne avec incisions parallèles. Ces deux dernières formes sont apparemment les plus représentées actuellement à Port-Berteau.

Les vases peints en vert et brun sont rares, aussi bien en surface (puisque'un seul site actuellement connu semble les avoir produits) que dans la fouille de Port-Berteau où une seule trouvaille de ce genre a été faite cette année : soit deux au total avec la trouvaille de 1971. Mais les deux vases peints en vert et brun de Port-Berteau ont leurs équivalents exacts, tant pour la forme générale que pour les dimensions, le décor et son tracé, dans deux trouvailles anglaises, l'une à Southampton, faite récemment, l'autre à Londres, plus ancienne.

7.1.4. Les productions XIIIe-XIVe : éléments de datation

Pour l'ensemble de cette céramique fine, glaçurée ou peinte en vert et brun, les trouvailles anglaises permettent d'avancer des dates d'utilisation. Cette dernière a dû se situer vers 1260-1320 pour les vases peints en vert et brun, plus largement, à partir de 1250 pour la céramique glaçurée en vert. La fin de cette dernière production est difficile à situer. Les archéologues anglais pensent qu'elle se prolonge pendant le XIVe siècle, sinon même le début du XVe siècle. Un maintien de cette production au cours du XIVe siècle paraît tout à fait possible : en fonction de leurs trouvailles ; d'un vase trouvé dans une tombe datée de la seconde moitié du XIVe siècle ; de l'exemple d'autres ateliers de cette sorte dans d'autres régions françaises.

7.2. Les ateliers, du XVe siècle au milieu du XVIIe siècle

Après cette production fine le plus souvent glaçurée en vert, il était, jusqu'à ces derniers temps, difficile de connaître les productions saintongeaises jusqu'aux environs de 1550 environ. Cela vient sans doute d'une diminution de la production de cette région, ou d'une transformation de celle-ci.

Les prospections de surface produisent en effet presque uniquement de la céramique rattachable d'une part aux XIIIe-XIVe siècles ; d'autre part à la période XVIIe-XVIIIe siècle ; de même pour la fouille subaquatique. Nous verrons plus bas qu'un problème analogue existe pour une production particulière d'environ 1550-1650, mais il est encore plus net pour le XVe siècle et le début ^{du} XVIe siècle : on ne connaît l'emplacement d'aucun atelier de cette époque.

Cependant, certaines trouvailles anglaises et surtout, des trouvailles de Port-Berteau de 1972 permettent de reconnaître ce que fut la production saintongaise pendant cette période, XVe ^{et} première moitié XVIe siècles.

7.2.1. Production commune glaçurée vert.

Nous avons d'une part une série de vases de couleur ocre-jaune, très bien tournés, le plus souvent glaçurés vert, d'une teinte claire, parfois tirant sur la jaune, dans la plupart des cas avec application de la glaçure seulement à l'intérieur de la pièce. Ces formes sont exclusivement utilitaires et elles sont analogues à celle de la céramique culinaire en usage dans un très grand nombre d'ateliers français au XVe-XVIe siècle. La fouille de Port-Berteau a fourni un très bel ensemble de formes représentatives de cette production commune.

7.2.2. Production fine peinte en vert et brun

A côté de celle-ci, dans la même période vraisemblablement, il existe une production plus richement décorée, avec emploi de la peinture en vert et brun aux oxydes de cuivre et de manganèse. Mais il s'agit, sur des formes certainement héritées du Moyen Age, d'une production uniquement consacrée aux cruches et aux écuelles, puis, sans doute à partir du milieu du XVIe siècle, aux assiettes. Il ne paraît pas y avoir, comme ce fut d'ailleurs déjà le cas pour la production médiévale utilisant le même système décoratif, de formes destinées à la cuisine. Cette sorte de céramique est rare et, par comparaison avec les productions postérieures à 1650, très nettement plus ancienne par ses formes. Il est difficile de lui donner des limites chronologiques mais elle doit, d'une part être plus ou moins la continuité des productions proprement médiévales, d'autre part se prolonger au delà de 1550 environ puisqu'on trouve ce décor sur des formes introduites surtout à partir de cette date, c'est-à-dire les assiettes.

Les deux productions précédentes, l'une commune l'autre plus richement décorée, ont certainement été, au moins partiellement, contemporaines l'une de l'autre. Il est d'ailleurs classique d'observer dans nombre d'ateliers des XVe-XVIe siècles, cette production simultanée de céramiques d'usage courant et de céramiques techniquement plus évoluées, comme le grès, ou plus richement ornées. Pour ces dernières, il s'agit essentiellement d'une certaine catégorie de formes, surtout des formes destinées à l'usage de la table ou au décor de cette dernière.

7.2.3. Production fine d'entre 1550 et 1650 environ

C'est d'ailleurs à cette dernière catégorie qu'appartient une nouvelle sorte de production céramique qui apparaît à une date actuellement difficile à situer dans le XVIe siècle et qui semble exister jusque vers le milieu du XVIIe siècle sans modifications. Elle a ensuite plus ou moins influencé ultérieurement et jusqu'au XIXe siècle, la production régionale.

Cette nouvelle sorte de céramique se caractérise par son goût pour les décors appliqués en relief ; l'emploi de glaçures polychromes, avec le plus souvent recherche de coulures formant un décor marbré ou jaspé. Cette sorte de production, qui utilise une argile cuisant blanc, se cantonne à des formes d'apparat : réchauffoir, plat, bouteilles en forme de femme, etc..., et elle doit donc certainement être fabriquée conjointement à des céramiques d'usage courant, certainement les deux catégories précédentes ou d'autres analogues qui restent encore à découvrir.

Cette fabrication pose des problèmes d'histoire de la céramique qui sont de première importance : d'abord ses relations avec les productions de Bernard Palissy sont actuellement mal connues ; d'autre part, il existe dans cette région une autre production très luxueuse dans laquelle des relations décoratives avec la céramique saintongeaise sont perceptibles : c'est la céramique dite de Saint-Porchaire et attribuée au XVI^e siècle.

On sait que Bernard Palissy a travaillé à Saintes. Les relations techniques entre ses produits et ceux des ateliers régionaux sont certaines, de même que les rapports décoratifs et iconographiques. Mais il est difficile de savoir dans quel sens se sont fait les emprunts. Le cas de la céramique de Saint-Porchaire est un peu le même.

Ce qui rend le problème de cette fabrication 1550-1650 encore plus difficile à résoudre, c'est que nous connaissons mal ses lieux de fabrication. Apparemment, des fouilles anciennes permettent de penser que certains ateliers devaient se trouver à la Chapelle-des-Pots et plus particulièrement dans le village. En effet, la prospection autour de ce dernier et dans les terroirs environnants n'a rien donné dans ce domaine. En conséquence, on est conduit à penser que vraisemblablement, les ateliers d'entre 1550 et 1650 ne sont pas établis aux mêmes endroits que ceux des XIII^e-XIV^e siècle d'une part, des XVII^e-XVIII^e siècles de l'autre.

Ils pouvaient se trouver dans le village où les quelques résultats des prospections semblent positifs. Mais malheureusement, il a été difficile cette année de pratiquer autant de reconnaissance superficielles et de prospections géophysiques que nous l'aurions voulu. Il s'agit en effet le plus souvent de jardins, d'accès malaisés. Mais une production complète ou partielle à Saintes ne nous semble pas, d'après certains renseignements, à exclure.

Ce qui est significatif à propos de cette céramique, c'est sa relative rareté dans le matériel céramique de Port-Berteau. Cela peut-être dû à un accident de la fouille, celle-ci n'étant pas encore actuellement ouverte au bon endroit. Mais cette explication n'est peut-être pas suffisante. Il pourrait bien y avoir, du X^e au milieu du XVII^e siècle, soit une diminution de

la production saintongeaise, soit un arrêt relatif de l'exportation par la rivière.

Cependant, cette céramique avec décor en relief et glaçures polychromes se retrouve en assez grandes quantités en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas, où elle appartient à des niveaux qui, quand ils sont datables, se situent entre 1550 et 1650 environ.

7.2.4. Conclusion.

Pour l'ensemble de ces céramiques des XVe et XVIe siècles, un effort particulier reste à faire pour localiser les lieux de production, pour mieux connaître ses formes et leurs datations.

7.3. Les ateliers, de 1650 à 1750 environ.

Vers 1650 semble s'amorcer une modification assez profonde dans la production de la céramique saintongeaise.

Désormais, on utilise une terre cuisant rouge et non plus la terre cuisant blanc habituelle avant cette date. Conséquence de ce changement ou relation avec la qualité et la nature des productions, la céramique saintongeaise aura désormais des parois relativement épaisses ; elle devient lourde, alors qu'au contraire les céramiques médiévales et immédiatement post-médiévales se caractérisaient par la finesse des parois et leur légèreté.

Un certain nombre de procédés décoratifs sont abandonnés : le décor en relief, qui devient moins usuel qu'entre 1550 et 1650 ; les glaçures jaspées, qui sont presque totalement abandonnées ; enfin le décor peint en vert et brun, qui disparaît totalement.

Cette nouvelle céramique utilise le plus souvent la glaçure verte, apparemment toujours sur un engobe blanc posé sur la terre rouge. Les décors sont peu courants et réduits dans quelques cas rares à des bandes rapportées verticales simples ou décorées à la roulette ; plus souvent et presque exclusivement pour des pièces ouvertes, (assiettes, plat ou écuelles) à un décor par engobe coulé, le décor dit "au cornet" usuel dans un grand nombre d'ateliers français de cette même époque. On trouve ce décor au cornet sur quelques cruches, mais très rarement.

Un autre type de décor, mais rarement utilisé, est le décor peint en noir, avec des motifs très fins.

Ce changement du répertoire décoratif correspond à une modification des formes et de la qualité céramique: la production est désormais essentiellement une production utilitaire, destinée à la table et à la préparation des aliments.

Cette transformation correspond aussi à une exportation et à une productivité accrues. Les trouvailles massives faites à Port-Berteau et correspondant à cette céramique démontrent cela facilement, tout comme le très grand nombre d'officines de cette époque mises au jour dans la prospection. Cette période de productivité accrue, certainement même intense, s'est étendue vraisemblablement jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, période à partir de laquelle les ateliers ruraux ressentent certainement de plus en plus la concurrence de la faïence, de fabrication locale ou importée.

Les trouvailles canadiennes et américaines, quelques trouvailles françaises, permettent de fixer dès maintenant la chronologie de ces productions.

Ainsi pour le décor au cornet, une pièce décorée de cette manière a été trouvée sous le plancher de l'Hôtel de Ville de Rochefort. Il s'agit donc d'une production datant d'environ le milieu du XVIIe siècle. Dans certains sites canadiens de la fin du XVIIe siècle, des céramiques analogues ont été découvertes. Dans le trésor Tunica, en Louisiane, deux vases semblables appartiennent à une période comprise entre 1709 et 1740 environ.

7.4. Conclusions

Les quelques résultats, désormais acquis par la fouille subaquatique et les prospections, permettent de préciser les lieux de fabrication de la céramique saintongeaise du XIIIe au XVIIIe siècle. Nous pouvons aussi, dès maintenant préciser une certaine évolution quantitative de cette production, très active apparemment aux XIIIe-XIVe siècles, de même qu'au XVIIe-XVIIIe siècles, moins, apparemment, du XVe au milieu du XVIIe siècle.

Ces trouvailles autorisent aussi dorénavant des comparaisons avec les productions d'autres ateliers médiévaux ou post-médiévaux, dans l'Orléanais, le Beauvaisis, et ailleurs.

Les trouvailles de Port-Berteau nous montrent bien quelles ont été les grandes périodes d'exportation de la céramique régionale.

Les fouilles hors de France nous donnent une autre image de ce même problème. Surtout elles apportent déjà et apporteront plus encore dans l'avenir les éléments de datation indispensables à notre étude.

Pour la connaissance d'une céramique régionale, les méthodes et le travail faits semblent donc productifs. S'ils sont poursuivis dans l'avenir et combinés autant que possible à des sondages ou des fouilles judicieusement sélectionnées et implantées sur des sites significatifs, nous obtiendrons une image très intéressante, sans beaucoup d'équivalents en France, d'un artisanat régional et de ses productions, de son évolution technique et économique, du Moyen Age à nos jours.

Jean CHAPELOT

8. LA CERAMIQUE SAINTONGEASE HORS DE SAINTONGE

8.1. Les exportations des productions locales en Amérique du Nord : l'exemple du trésor Tunica (Louisiane)

Le meilleur exemple qui puisse être actuellement présenté, d'exportations de céramique saintongaise vers l'Amérique du Nord est l'ensemble céramique découvert dans les fouilles du cimetière de la tribu des indiens Tunica en Louisiane.

Par les récits des voyageurs français du début du XVIII^e siècle, on connaît les tribulations de cette tribu. Etablie d'abord sur les rives de la rivière Yazoo, près de Vicksburg, Miss., ils furent contraints de descendre vers le Sud, pour se rapprocher des établissements français, dont ils étaient alliés. Ils vinrent alors s'installer sur le territoire de la tribu des Houmas, en un point très important à cette époque pour la navigation sur le Mississippi : un portage. Par la date de cet établissement, vers 1709, on peut donc donner une date pour les trouvailles/^{les} plus anciennes de leur cimetière.

Des fouilles ont été faites par un amateur local. Elles ont donné lieu à de très nombreuses trouvailles, aussi bien céramiques que métalliques. Seules les premières nous intéressent ici.

On connaît actuellement 89 vases complets ou fragments importants provenant de cette fouille. On peut identifier parmi eux trois grands groupes de terre cuite glaçurée, des grès, des faïences. Ces deux derniers groupes ne nous intéressent pas beaucoup pour l'instant : on peut y reconnaître d'abord la production de quelques grands ateliers français, difficiles à identifier, sans doute au moins pour l'un d'entre eux, le Val de Loire. Mais un grès vient de l'atelier rhénan de Frëchen, proche de Cologne.

Un fort groupe de grès (6vases) provient d'un autre atelier rhénan, le Westerwald.

Les faïences sont plus difficiles à identifier. Une partie peut venir de Rouen, comme un pot à une anse à décor peint polychrome ou des fragments de cul noir. Mais dans ce dernier cas, de nombreux petits ateliers ont fabriqué cette même céramique, dont La Rochelle au moins pour notre région.

C'est surtout la terre cuite glaçurée qui nous intéresse. Nous y trouvons un groupe très homogène, bien représenté dans des trouvailles canadiennes, par exemple à Louisbourg, au Fort-Beauséjour (New Brunswick),... D'après la pâte et le décor, par engobe tourbillonné, on peut dire qu'il s'agit certainement d'une production française méridionale, par exemple de l'atelier de Biot (Alpes Maritimes, proche d'Antibes et de Cannes), ou d'un autre atelier des environs, par exemple Aubagne (Rouches-du-Rhône, à l'est de Marseille). Des importations

italiennes, de Gênes en particulier, ne sont pas totalement à exclure, avec transport de Marseille vers La Rochelle.

Le second groupe de terre glaçuré est mieux représenté encore, avec 25 vases au total, il s'agit d'une production homogène, mais actuellement difficilement localisable. On est tenté d'y voir une production possible de l'Ouest de la France, Normandie ou environs de l'embouchure de la Loire ou région de Niort- (Deux-Sèvres).

Le troisième groupe enfin est le plus représenté parmi toute la céramique de cette fouille de Louisiane. Il comprend au total 34 vases, soit plus du tiers du total. Toute une série de formes est représentée, depuis la grande jatte jusqu'à la haute cruche, en passant par les pots à anses et d'autres formes. Les pâtes, le mode d'exécution, les glaçures, et pour trois pièces, le décor par engobe, sont tout-à-fait caractéristiques : il s'agit, sans erreur possible, d'une production saintongeaise.

Cet exemple illustre certainement bien l'importance de l'exportation vers l'Amérique du Nord des ateliers céramiques saintongais. Car les trouvailles de Louisiane, vérifiées dans d'autres fouilles, comme le montrent des vases exposés au Musée de l'Université de Baton-rouge (Louisiane) ou découverts dans d'autres fouilles régionales, se retrouvent, identiques et avec une proportion tout aussi notable, dans les fouilles conduites dans différents sites canadiens, depuis Louisbourg, jusqu'à certaines forteresses ou certains villages du Québec.

L'intérêt de l'entreprise saintongeaise et le choix de cette région sont ainsi assurés et justifiés. D'autant plus que les trouvailles canadiennes et américaines, faites, comme celles de Grande-Bretagne et des Pays-Bas, pour des époques un peu antérieures (1550-1650 environ), dans des contextes bien connus, permettent d'apporter des éléments de datation irremplaçables pour la céramique saintongeaise.

Jean CHAPELOT

8.2. Céramique saintongeaise et céramique importée à La Rochelle : les grandes lignes du transport outre-atlantique

8.2.3. Problèmes généraux.

Jusque vers la guerre de 7 ans, qui prit fin par le traité de 1763 et la perte de l'essentiel des colonies françaises d'Amérique, La Rochelle est l'un des cinq grands ports français et l'une des principales places commerciales de France. L'essentiel de son commerce était tourné vers le Canada et la Louisiane, vers qui ce port se place, par l'importance et le nombre de ses navires, au premier rang. La perte de ces deux colonies, en 1763, fut donc un coup terrible pour les négociants et armateurs de la Rochelle, dont le port ne devait jamais se remettre et retrouver sa place dans le trafic maritime français de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Après cette date cependant, l'essentiel du commerce vers la Louisiane reste toujours entre les mains des Rochelais qui envoient ainsi environ 4 sur les 6 navires français annuels faisant le trafic avec cette région.

Pour l'étude des céramiques des établissements français d'Amérique du Nord, principalement le Canada et la Louisiane, il est donc évident qu'une étude des marchandises exportées par la Rochelle est de première importance, mais diverses remarques préalables doivent être faites :

1/ Il convient de distinguer Canada et Louisiane, le commerce avec cette dernière colonie semblant beaucoup plus un monopole de la Rochelle que celui de la première, où l'on voit par exemple des navires partis de Rouen et du Havre alors qu'ils n'apparaissent pour ainsi dire pas dans l'autre cas.

2/ Les Iles proprement dites, Saint-Domingue, Bourbon, de France, ..., sont encore un cas à part car elles sont, au contraire de la Louisiane, l'objet d'un trafic intense au départ de Marseille comme de Bordeaux, ports qui n'interviennent que dans une très faible mesure en Louisiane et au Canada.

3/ Le trafic avec Saint-Domingue pose des problèmes particuliers d'une part parce qu'un certain nombre des navires allant dans cette direction va ensuite éventuellement en Louisiane ; d'autre part parce qu'un trafic particulier existe par exemple entre la Nouvelle-Orléans et les ports de Saint-Domingue.

Enfin il convient de rappeler que, sauf contrebande, toutes les marchandises utilisées dans les colonies d'Amérique viennent de métropole et que l'installation d'artisanats évolués, verrerie, faïencerie, fut interdite au Canada, à plus forte raison en Louisiane, et dans les Iles.

La présence de produits de fabrication non française ne peut donc venir que d'un trafic local ou d'importation en France, selon les réglementations en vigueur. A cet égard, il convient de rappeler que, comme le montrent d'ailleurs les chiffres pour des ports comme Marseille et Rouen, le commerce de la faïence et même de la poterie fut jugé à cette époque suffisamment important pour avoir fait l'objet d'une réglementation successive et d'Arrêts.

La présence de produits de terre cuite de fabrication locale n'est à envisager que pour une colonie comme le Canada, seulement pour une date avancée de la colonisation et pour des produits communs.

8.2.4. Les départs depuis La Rochelle.

Il n'est pas possible actuellement d'envisager le problème d'ensemble des envois de terre cuite ou de faïence depuis La Rochelle. Quelques exemples particuliers peuvent cependant être pris, comme ceux du grès, de la faïence et de certaines terres cuites. Quelques grandes lignes du problème peuvent être esquissées.

8.2.4.1. Les grès.

Au XVIII^e siècle, la fabrication du grès s'est étendue à un certain nombre d'ateliers. Il est vraisemblable qu'une partie des grès trouvés en Amérique du Nord, en contexte français, peut provenir de ces officines, par exemple celles du Beauvaisis (pour des vases du début du XVII^e siècle, dans l'île Sainte-Croix, à la frontière entre le Canada et les Etats-Unis) ou du Val de Loire (pour au moins un vase du trésor des Tunicas, en Louisiane). D'autres officines, comme la Puisaye ou le Berry, ont pu aussi intervenir.

Nous sommes mieux renseignés, par les textes et les trouvailles, pour les grès rhénans. Les Hollandais semblent servir d'intermédiaires entre les ateliers du Westerwald, très représentés par exemple dans le trésor des Tunicas, l'atelier de Frechen, producteur des vases du type "Belarmin", d'une part, le Port de La Rochelle d'autre part. Dans ce dernier, nous voyons ainsi arriver des "pots barbus" qui sont bien évidemment des vases décorés d'une face humaine barbue sur le col, ce que les Anglo-Saxons appellent "Belarmin" et que l'on trouve classiquement dans un contexte en relation maritime avec les pays rhénans, soit directement soit par intermédiaire. Il n'est pas sans intérêt pour cette raison de signaler que plusieurs trouvailles de vases de ce genre ont été faites dans la ville même de La Rochelle ; au large de ce port en mer ; au large de l'île de Ré, lieu de mouillage des bateaux de fort tonnage, et enfin, chose capitale, à Port-Berteau même. L'un de ces vases enfin, se retrouve, et ce n'est sans doute pas une coïncidence dans le trésor Tunica.

8.2.4.2. Les faïences.

Les problèmes de la faïence sont beaucoup plus complexes car le nombre d'officines, d'une part, est infiniment plus élevé ; d'autre part, il existe, dans les grandes fabriques et en dehors d'elles une production commune qui fait l'objet d'un important commerce transatlantique et qui est très difficile à identifier. Le meilleur moyen de poser le problème est d'un côté de rechercher ce qui part des grands ports français abritant des faïenceries, comme Marseille, Rouen, Bordeaux, etc... D'un autre, ce qui est entreposé à La Rochelle, principal point de départ des navires vers l'Amérique du Nord.

Un rapide examen des exportations au départ de ports comme Marseille ou Rouen vers l'Amérique du Nord et les îles, montre que la faïence tient une place très importante dans les exportations, aussi bien faïence raffinée que faïence commune. Mais très certainement une forte partie de la production de ces ateliers passait en fait par La Rochelle.

Nous savons d'abord que des ports comme Rouen ou Marseille ont un trafic direct faible, sinon même réduit ou inexistant avec certains ports d'Amérique du Nord. Par contre une forte partie de leur trafic passe par la Rochelle. Nous voyons souvent les marchands de Rouen y apporter par exemple des textiles, importante production locale de Rouen, où achever d'y charger un navire pour l'Amérique du Nord. Avec ces cargaisons, le plus souvent de textiles, apparaissent d'autres productions classiques de Rouen ou des environs : faïences plus ou moins communes ; faïences à cul noir ; bouteilles de verre et verres à vitre .

De même, le trafic de La Rochelle, avec Marseille, est lui aussi important.

Dans ces conditions, quand on examine les inventaires de marchandises entreposées chez les négociants de La Rochelle, par exemple celui daté de 1766 et concernant la succession de Dame Marguerite Baucher, on voit apparaître aussi bien des poteries glaçurées que des faïences de Hollande, de Rouen, de Moustiers ou des vases à cul noir. Par ailleurs, on sait que la faïencerie Hannong de Strasbourg avait à la Rochelle des entrepôts. Par Nantes et la Loire, par Rouen et la Seine, la production de Nevers parvenait facilement à La Rochelle. De Bordeaux, de Libourne, arrivaient de la terre cuite glaçurée ou non, de la faïence aussi.

La place de la faïence dans le trafic maritime et l'avitaillement des bateaux est très clairement démontrable quand on voit naître, près de la Rochelle, à Marans, puis à la Rochelle même, des faïenceries. La faïencerie de Marans est non seulement placée dans un port céréalier important, où viennent souvent s'approvisionner les navires en partance , mais encore, un important

négociant, armateur de navires vers l'Amérique, est à l'origine de l'initiative et de son financement. C'est lui d'ailleurs qui peu d'années après, entraînera le transport de la Faïencerie de Marans à La Rochelle.

Dans son bilan, à la fin du siècle, on voit que plusieurs navires portent vers l'Amérique du Nord des produits de sa faïencerie, tandis qu'il possédait, à New York comme à Saint-Domingue, des dépôts. Souvent, des navires en partance lui achètent de la faïence, comme par exemple certains navires armés par cette même dame Boucher, dont nous avons l'inventaire après décès et dont un navire partait, en 1751, vers Léoganne, dans l'île de Saint-Domingue.

Il est donc bien difficile, étant données les relations maritimes de La Rochelle, de distinguer l'origine possible des faïences qui transitent par ce port. Tous les ateliers, les plus importants comme les plus secondaires, peuvent y être représentés. Très certainement, certains étaient mieux représentés que d'autres, ainsi Rouen ou La Rochelle, dont l'atelier à une vocation maritime nette. Mais certainement les textes, tout comme les trouvailles, par exemple celles des Tunica, resteront longtemps peu décisifs. Du moins tant que les productions, surtout les productions secondaires, des ateliers français resteront mal connues.

8.2.4.3. La terre cuite glaçurée

Textes et trouvailles d'Amérique du Nord sont plus nettement décisifs pour ce qui concerne la terre cuite glaçurée. Tous les deux semblent très nettement nous indiquer la place dominante d'un atelier, d'un ensemble d'officines plutôt, celles des environs de Saintes, autour de La Chapelle-des-Pots. Nous voyons dans les textes ces terres glaçurées arriver à La Rochelle ou à Rochefort, transportées d'abord sur la Charente. Nous les y voyons entreposer. Si les textes mentionnent rarement l'origine des poteries glaçurées embarquées sur les navires, les trouvailles en Louisiane ou au Québec nous indiquent très nettement l'importance du trafic de cette sorte de céramique. Ainsi, comme nous l'avons vu, le trésor des Tunica, entre autres, et pour ce qui concerne la Louisiane.

Très vraisemblablement, d'autres terres cuites communes sont passées par La Rochelle ou sont allées directement vers l'Amérique du Nord. Nous avons vu tout à l'heure les origines provençales, éventuellement même italiennes, possibles pour un groupe assez bien représenté en Amérique du Nord. Il serait intéressant de savoir ce qui arrivait à La Rochelle de Libourne, c'est à dire éventuellement par rivière, du Massif Central, ou de Bordeaux, puisque les textes mentionnent des apports de poterie depuis ces deux ports. De même, il faudrait connaître mieux les productions normandes, celle de la Basse-Loire, de la Vendée et des Deux-Sèvres, tout comme du Pas-de-Calais et de la Somme.

8.2.4.4. Les pipes en terre.

Un dernier groupe de produits de terre cuite, un peu particulier d'ailleurs, s'en va en Amérique : ce sont les pipes enterre cuite. Elles arrivent en énorme quantité à La Rochelle et nous connaissons assez bien leur origine la plus courante : la Hollande. Mais les textes de la Chambre de Commerce de la Rochelle mentionnent aussi la possibilité d'importations de Marseille et les productions de Rouen restent, tout comme celles des fabriques des environs de Dunkerque, à ne pas négliger dans l'étude des origines de ces produits découverts en contexte français en Amérique du Nord.

8.2.4.5. Conclusion.

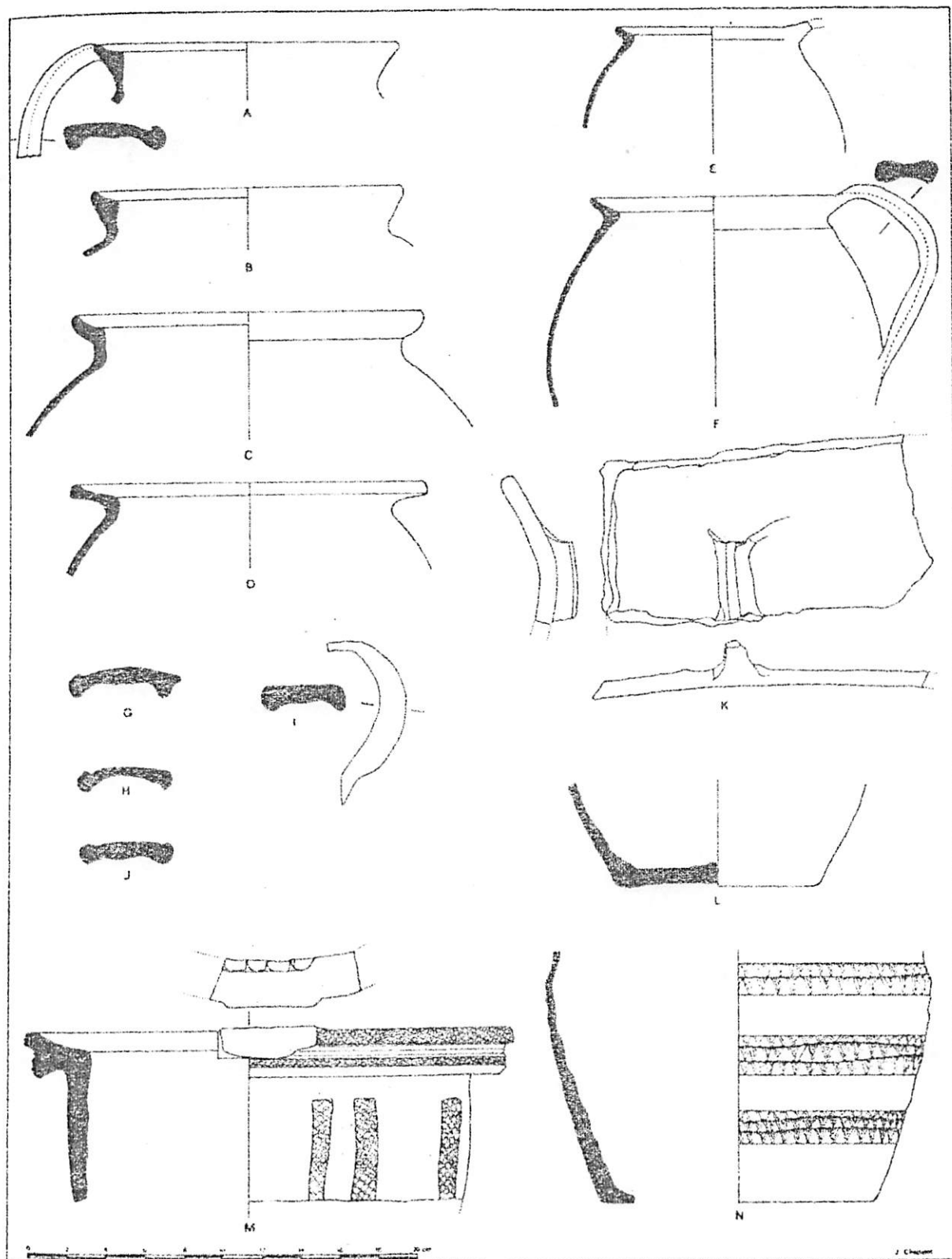
Nous pouvons dire en conclusion que, si l'on admet qu'une part importante des importations de produits de terre cuite des colonies françaises d'Amérique transite par la Rochelle, l'étude des archives de ce port est primordiale. Pour certains produits, les grès rhénans par exemple, les textes sont décisifs, aussi bien pour les "pots barbus" que pour les "canettes" et autres. Pour la faïence, dont la production et le commerce sont fortement liés, au XVIIIe siècle, au trafic maritime, nous pouvons affirmer l'importance vraisemblable des productions rouennaises et rochelaises mais en remarquant que de très nombreuses officines, de première ou de seconde importance y ont certainement eu leur part et que cette production, surtout celle de qualité secondaire ou celle des culs noirs, reste mal connue. Pour la terre cuite glaçurée, si textes et trouvailles s'accordent pour nous montrer l'importance de la production saintongeaise, nous ne devons pas exclure manifestement d'autres rapports, qui restent actuellement mal identifiables.

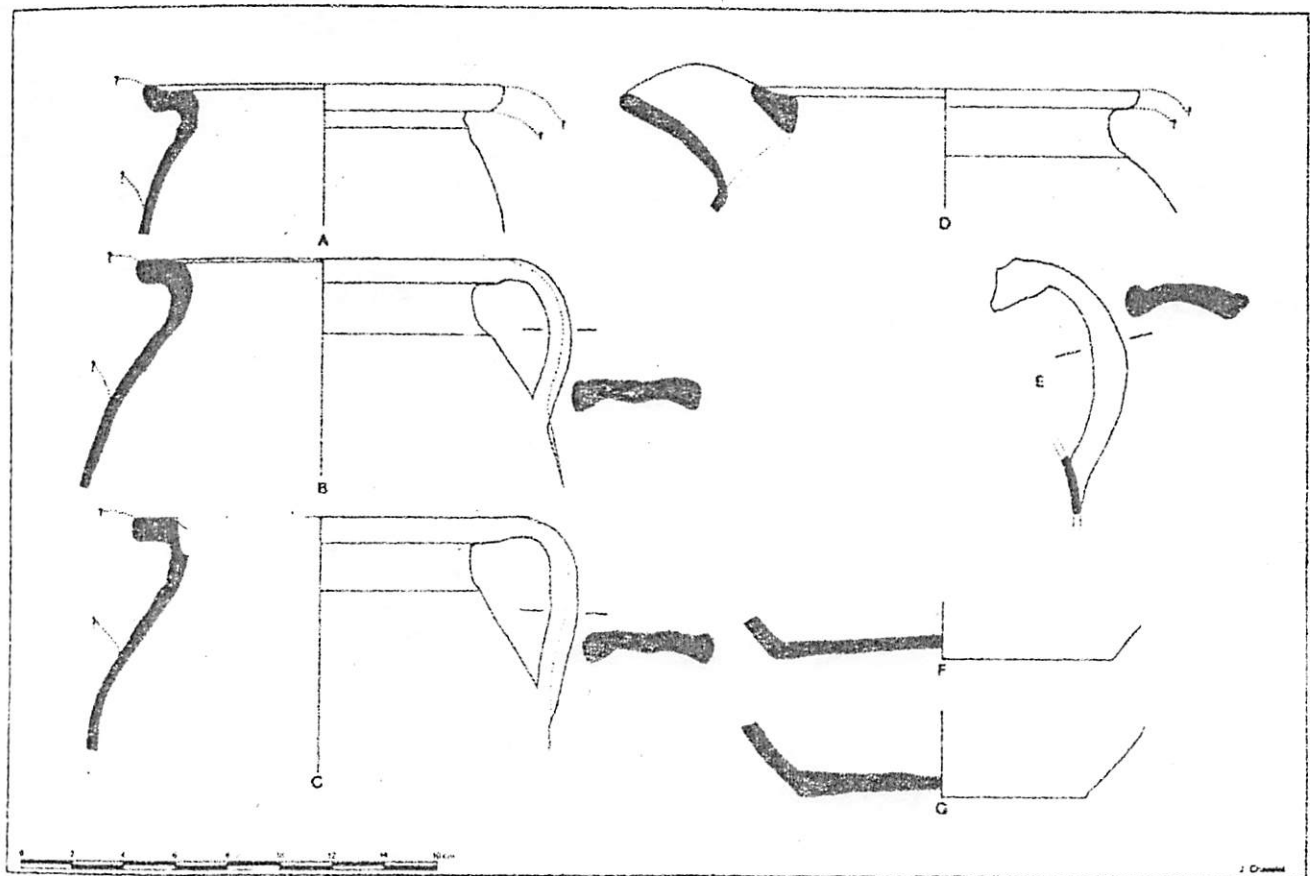
Odette et Jean CHAPELOT

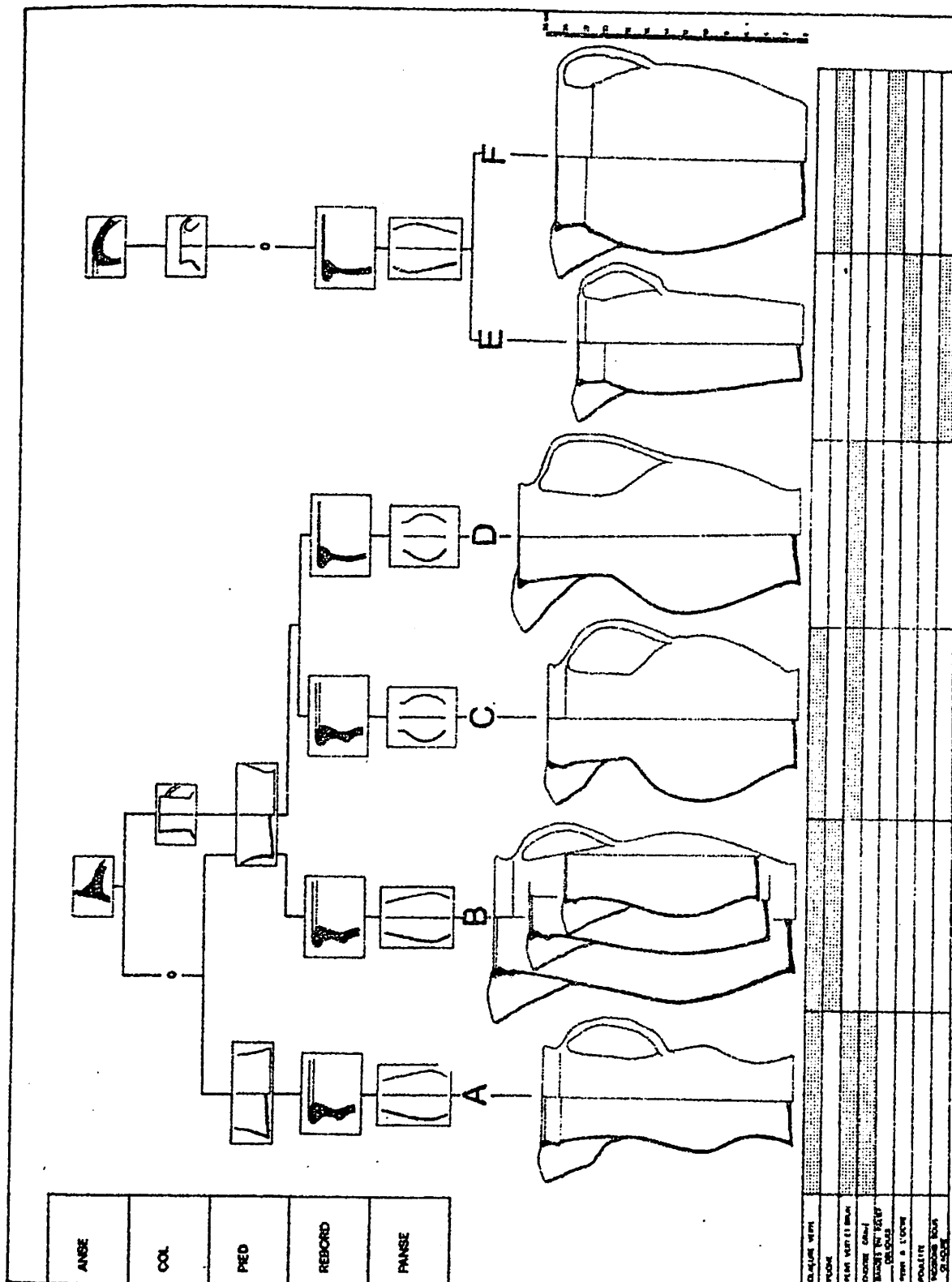
- 31- Tuilerie Auboin, Saint-Cézaire. Outils de tuilier en bois; échantillon de brique. L'ensemble de ces objets a été acquis par le Musée des A.T.P. Voir p.62.
- 32- Ateliers Auboin et Perrogon, Saint-Cézaire. Outils de tuiliers et production.
 1 et 2 : moules à tuile en fer, du type utilisé par les ouvriers limousins.
 3 : moule à tuile de bois, du type employé par les femmes saintongeaises. Elles travaillaient sur des tables formées par une dalle de pierre calcaire encastrée dans le mur de l'atelier alors que les ouvriers limousins employaient la table de bois que nous avons ci-dessus, pl.30; 4, 5 et 6 : échantillons de tuiles saintongeaises; 7 "moule" à tuile, en bois, renforcé de fer; employé pour donner leur profil courbe à la tuile après passage de l'argile dans le moule trapézoïdal de fer ou de bois. Un aide tenait ce "moule" courbe. Tous ces outils, tout comme un exemple de table en pierre, ont été acquis par le Musée des A.T.P. Voir p.62.
- 33- Outils de tuiliers. Acquis par le Musée des A.T.P. Voir p.62.
- 34- Tuilerie Perrogon, Saint-Cézaire. Séchoir à tuiles. Des exemples d'égagères de ce séchoir ont été acquis par le Musée des A.T.P. Voir p.63.
- 35- Tuilerie Auboin, Saint-Cézaire. Four de tuilier. Avant-corps et façade. Construction du XIII^e siècle, en pierre calcaire et terre cuite. Les pointillés correspondent à la partie excavée. Voir p.63.
- 36- Tuilerie Auboin, Saint-Cézaire. Plan du four de tuilier précédent. Voir p.63.
- 37- Tuilerie Auboin, Saint-Cézaire. Élévation intérieure du four précédent. Construction en carreaux ou en briques. La partie en tuiles creuses emboîtées les unes dans les autres est construite selon un procédé classique dans cette région depuis le Moyen Âge, pour les parois de four. Voir p.63.
- 38- Tuilerie Auboin, Saint-Cézaire. Four de tuilier précédent : porte de chargement à l'arrière du four précédent. Pierre calcaire et terre cuite. Voir p.63.
- 39- Saint-Cézaire, hameau des Bujoliers. Four à bujour. Actuellement le dernier présentant cet état de conservation relativement bon. Construction de tuiles creuses pour le laboratoire et le foyer, de moellons calcaires pour la partie terminale à droite. Construit au XIII^e siècle. Voir p.67.
- 41- La Chapelle-des-Pots, lieu-dit "Chez Bénureau". Céramique médiévale, vraisemblablement XIII^e-XIV^e siècle, provenant d'un atelier localisé lors de travaux (Cf. pl.12); A à J, L : terre cuite non glaçurée, de couleur rouge clair; K : tuile creuse à crachet; M : mortier, glaçuré vert et décoré à la roulette; N : terre cuite glaçurée vert, décorée à la roulette. Voir p.52 et p.74-75.
- 42- Fontcouverte, lieu-dit "Chez Thoreau". Céramique médiévale, vraisemblablement des XIII^e-XIV^e siècles. Cet atelier a été repéré, il y a déjà plusieurs années, lors de travaux. Céramique de couleur rose clair, non glaçurée. Voir p.74.
- 43- Essai de classement des formes de cruches des XIII^e-XIV^e siècles, d'après les éléments constitutifs de celles-ci. La forme B, qui existe avec trois dimensions différentes, et les formes E et F, qui forment un groupe homogène et spécifique pour diverses raisons, sont, surtout les deux dernières, les plus fréquentes à Port-Berteau. Voir p.76-77.
- 44- Port-Berteau. Cruches médiévales des XIII^e-XIV^e siècles. A et B : formes de

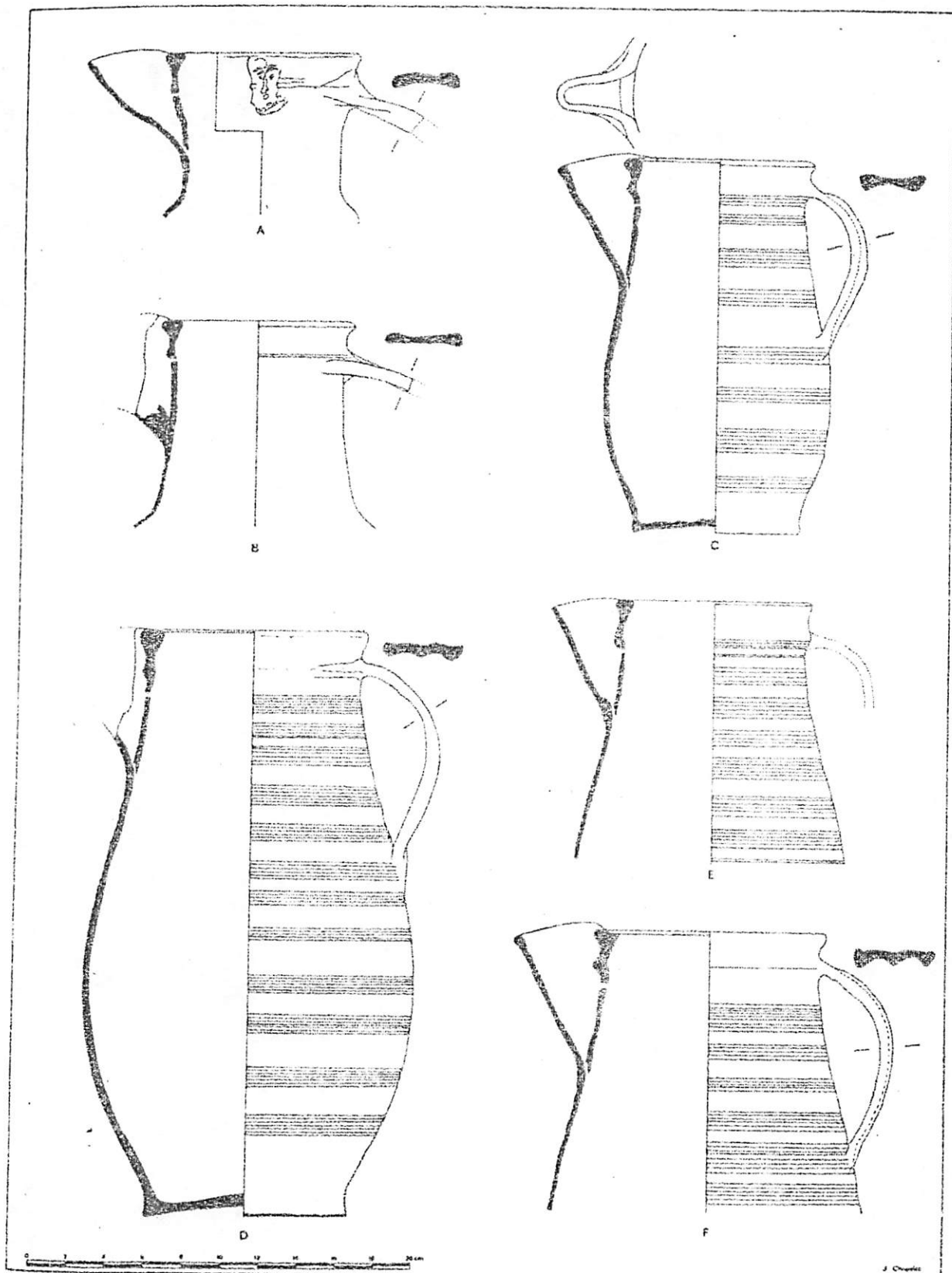
une face humaine en relief moulée (Cf. pl.45, fig.D); C, D, E et F : cruches de type B, la fig.C de petite taille, la fig.E de taille moyenne, les fig. D et F de grande taille. Glaçure verte et décor au peigne sur les quatre. Voir p.76-77.

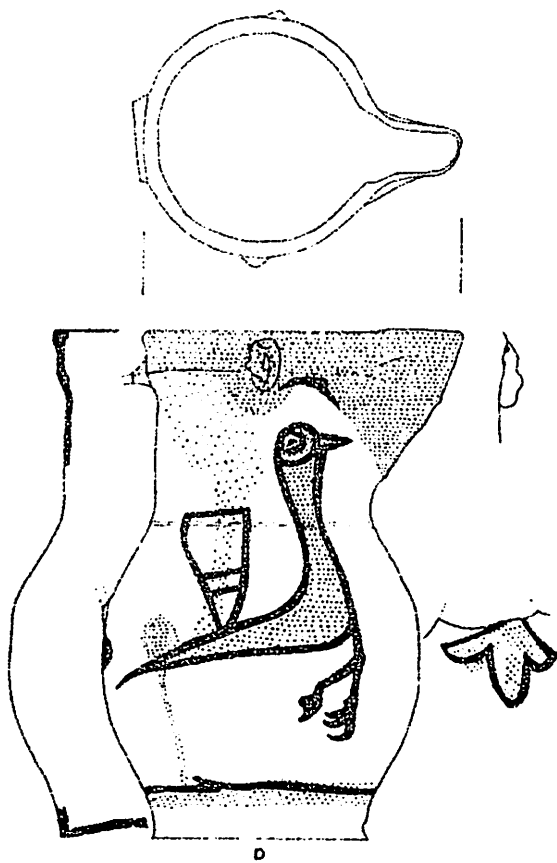
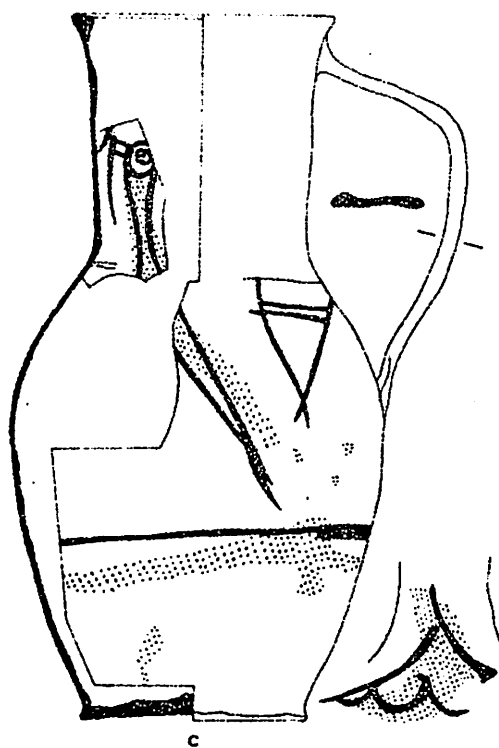
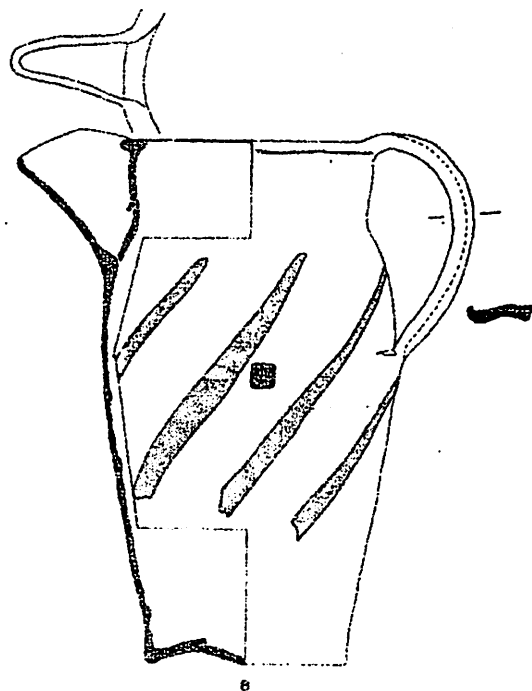
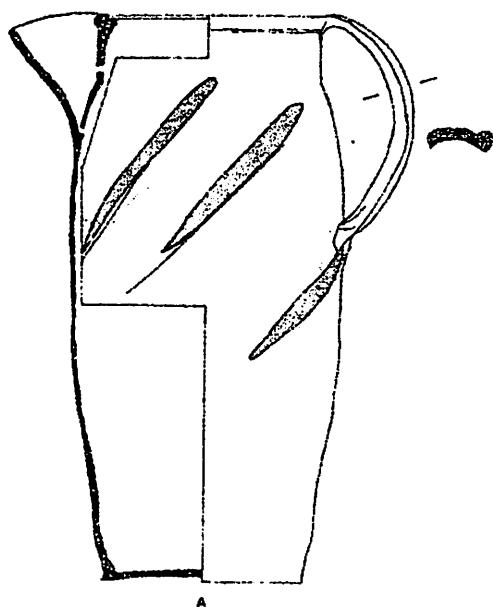
- 45- Port-Berteau. Cruches médiévales des XIIIe-XIVe siècles. A et B : cruche de forme E, avec bandes peintes obliques, faites à l'ocre. Ce décor a été esquissé, sur la fig.A, par de très fines incisions parallèles aux bandes peintes; sur la cruche de la fig.B, trou carré pratiqué après cuisson; glaçure incolore sur la partie supérieure des deux vases; C et D : formes D et C, avec décor peint en vert et brun (pour les contours); le vase de la fig.D porte, appliqué sous la lèvre, un masque humain en relief (Cf. pl.44, fig.A). Voir p.76-77.
- 46-Port-Berteau. Vases médiévaux. A et B : terre cuite non glaçurée avec peinture à l'ocre(ces vases ont été trouvés en fait à l'emplacement d'ateliers localisés lors de travaux); C et D : cruches de type F, XIIIe-XIVe siècle; C : peinture à l'ocre et glaçure incolore; D : glaçure verte. Voir p. 76-77.
- 47- Vases médiévaux. A et B : glaçure verte, extérieure pour A, intérieure pour B; C : glaçure verte, avec bandes rapportées ondulées recouvertes d'engobe brun; D : terre blanche, avec dégraisant très visible; vraisemblablement Xe-XIIIe siècle; E : vase de couleur gris-noir, de fabrication grossière, avec décor au pinceau : XIe ou XIIe siècle ? Les vases A, D et E viennent de Port-Berteau, les autres d'un atelier repéré sur le terroir de La Chapelle-des-Pots. Voir p.75, 76-77.
- 48- Port-Berteau. Céramiques des XVe-XVIIe siècles. Glaçure verte homogène, intérieure ou extérieure selon les cas. Voir p.78.
- 49- Essai de classement par groupes des céramiques des XVIIe-XVIIIe siècles, selon les éléments constitutifs des formes. Formes fermées. Voir p.80.
- 50- Essai de classement par groupes des céramiques des XVIIe-XVIIIe siècles, selon les éléments constitutifs des formes. Formes ouvertes. Voir p.80.
- 51- Céramiques XVIIe-XIXe siècle. A : cruche de type "Bellarmine", du XVIIe siècle, trouvée à Port-Berteau et fabriquée dans des ateliers rhénans, sans doute Frechen, près de Cologne; B : revers d'un bénitier, décoré d'une crucifixion, avec inscription incisée : "pierre chauvin de la chapelle qui es bon garçon"; XIXe siècle; C et D : assiette et écuelle, avec glaçure intérieure verte; E : écuelle avec décor d'engobe général puis décor au cornet par engobe clair; F : grand plat, avec décor par engobe au cornet foncé; G : tonnelet glaçuré vert; les vases C, D, E et F sont de la fin du XVIIe et du XVIIIe siècle; H et I : terre blanche, décorée par peinture en vert et brun; le tesson de la fig.I a été trouvé à Port-Berteau, comme ceux des fig.C, D, E et F, tandis que le vase de la fig.H, comme celui de la fig.B, a été trouvé à la Chapelle-des-Pots, sans doute à l'emplacement d'ateliers; les vases H et I sont certainement du XVIe siècle ou du début du siècle suivant. Voir p.78-79.
- 52- Céramiques XVIIIe-XIXe siècles. A : glaçuré vert; sans doute XVIIIe siècle; B : terre grésée, XIXe siècle; C : forme de type albarello, glaçurée vert, sans doute XVIIe ou XVIIIe siècle; D : bouteille, terre grésée; XIXe siècle; E, F et G : cruches glaçurées vert, XVIIIe siècle; sauf les tessons des fig.B et D, qui viennent de trouvailles fortuites terrestres, tous les autres proviennent de Port-Berteau. Voir p. 80, 81.

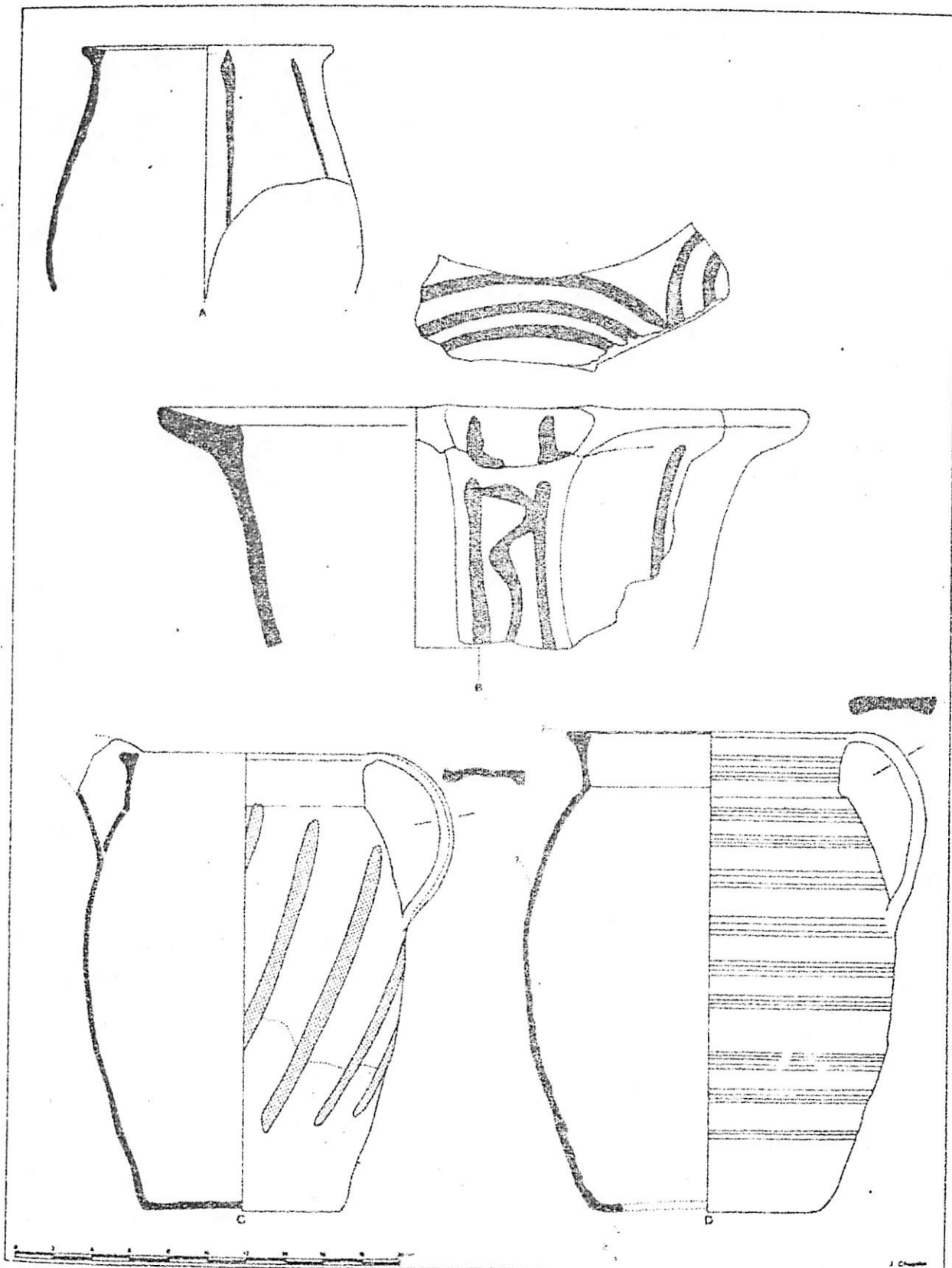


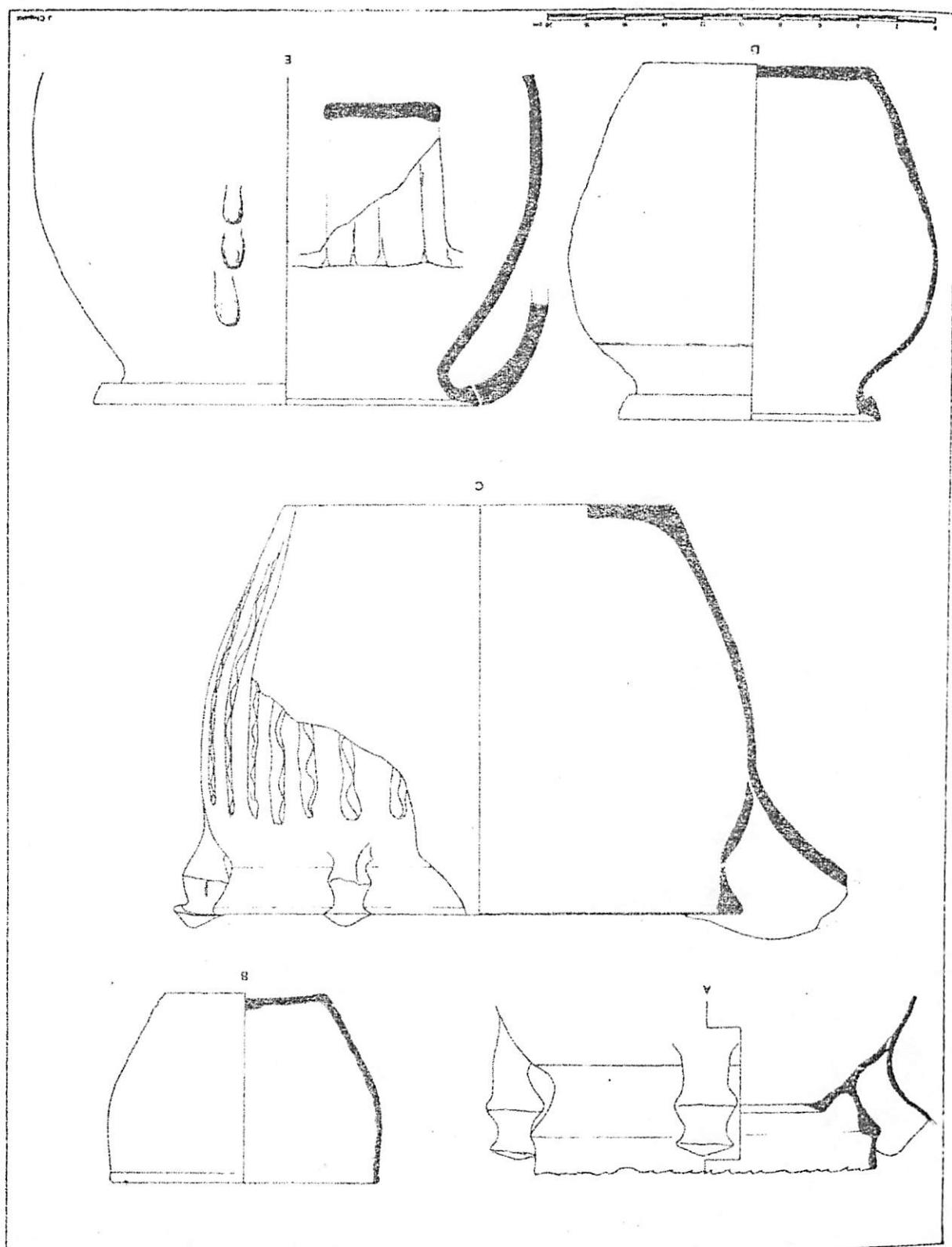


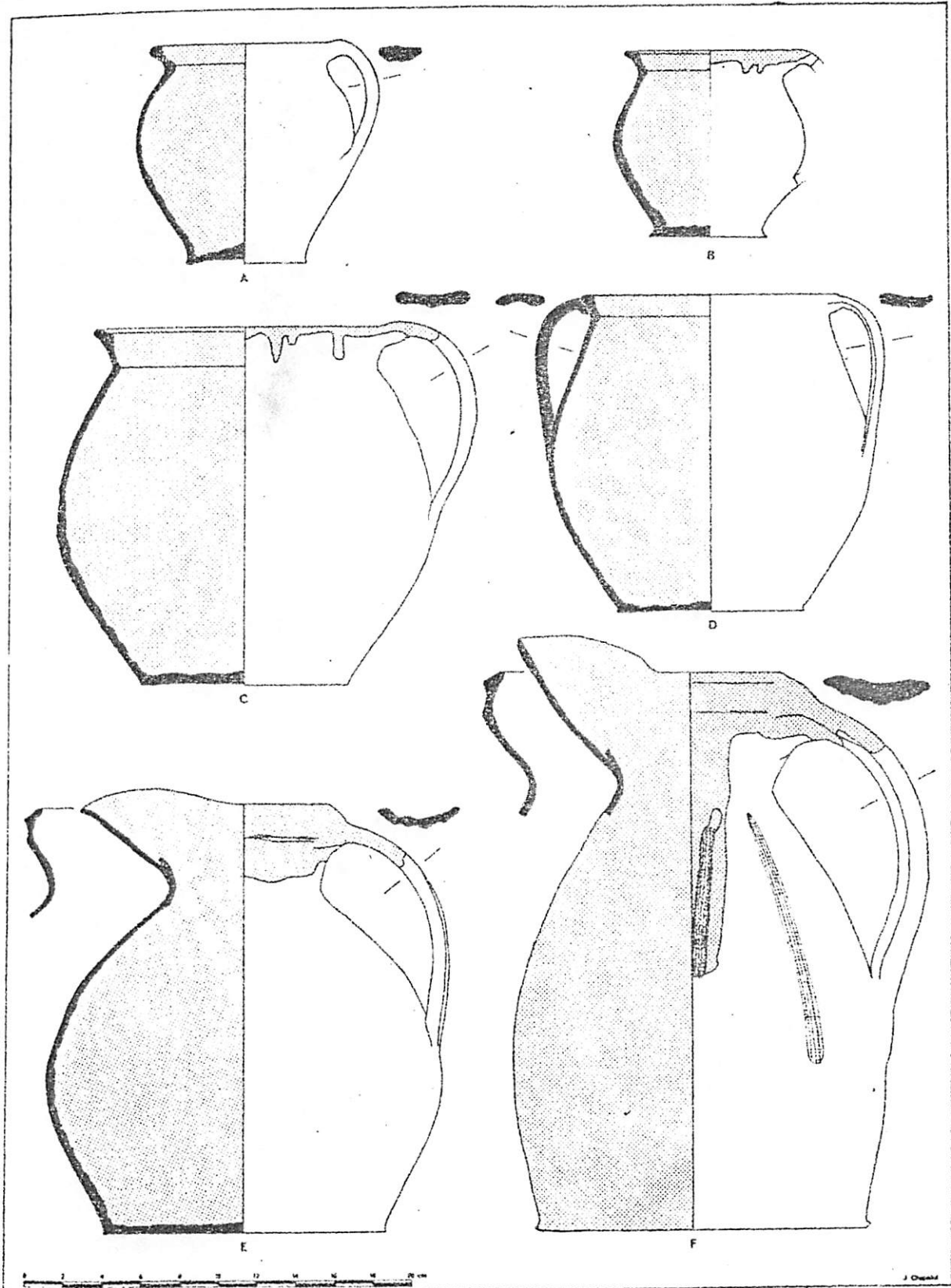


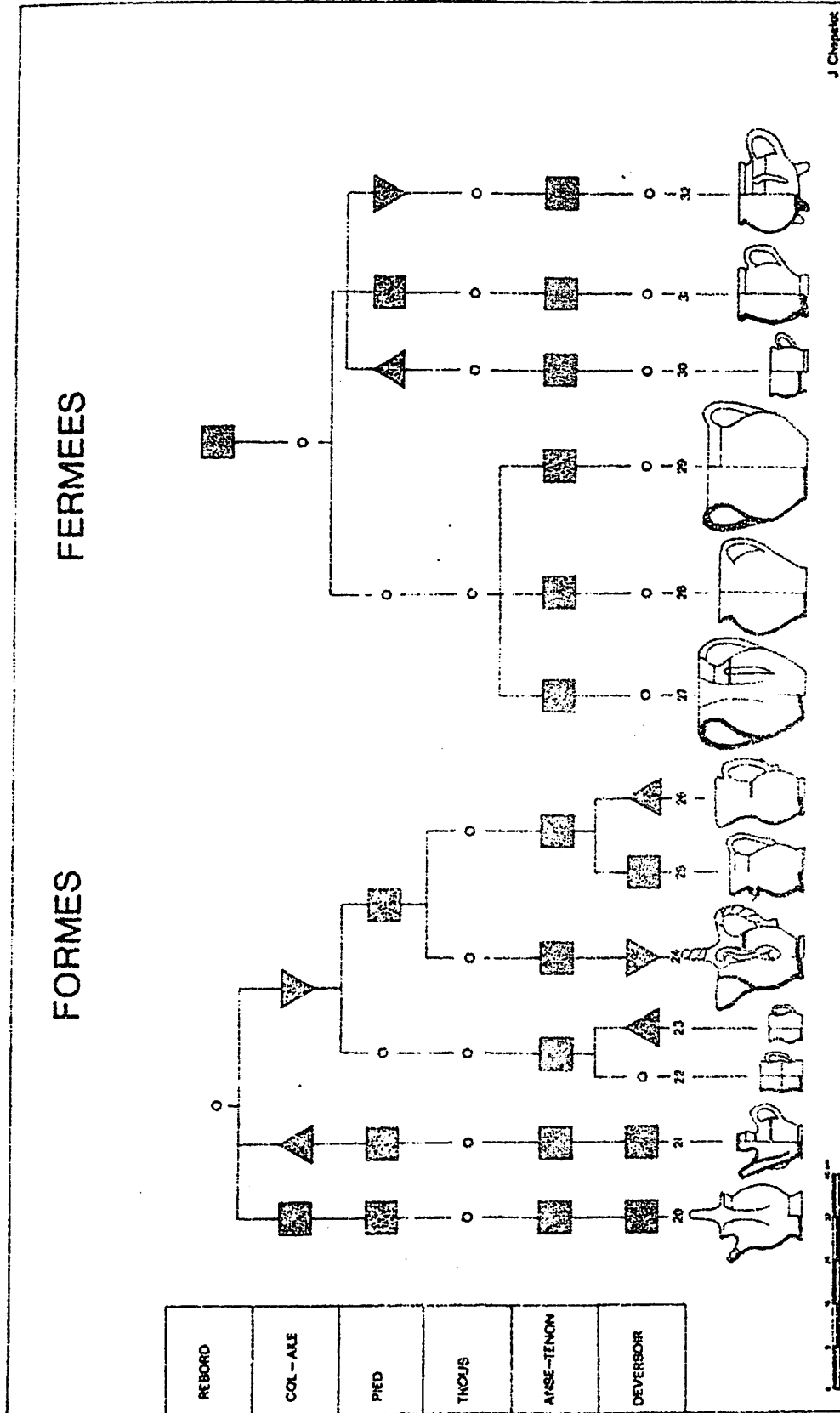






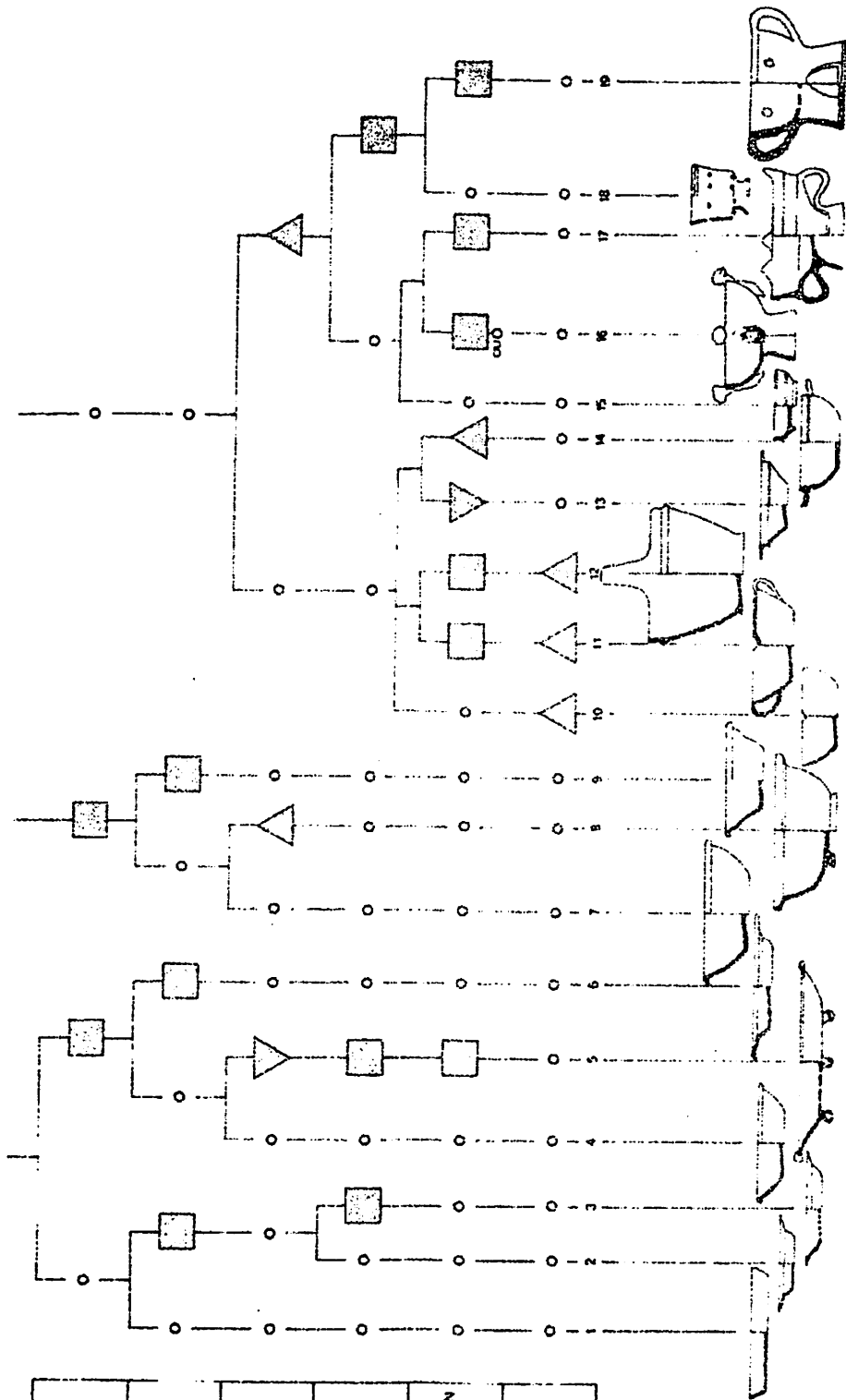




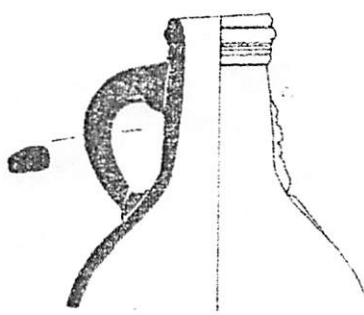


OUVERTES

FORMES



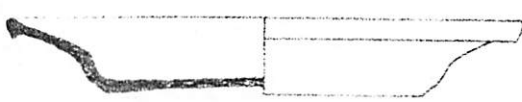
REBORD	COL-ALE	PED	TROUS	ANSE-TENON	DEVERSOR
--------	---------	-----	-------	------------	----------



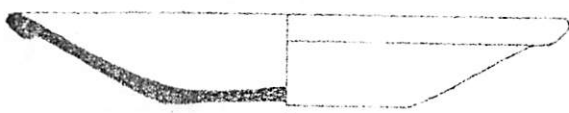
A



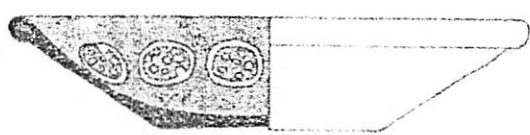
B



C



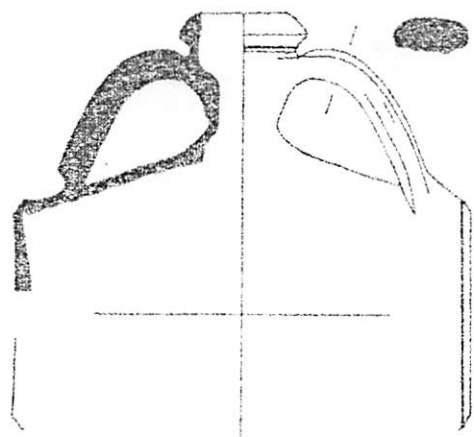
D



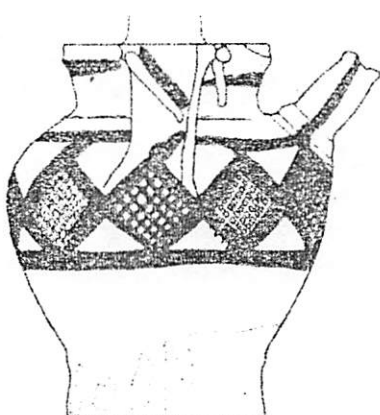
E



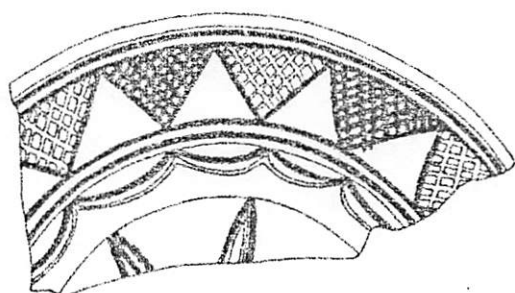
F



G



H



I

